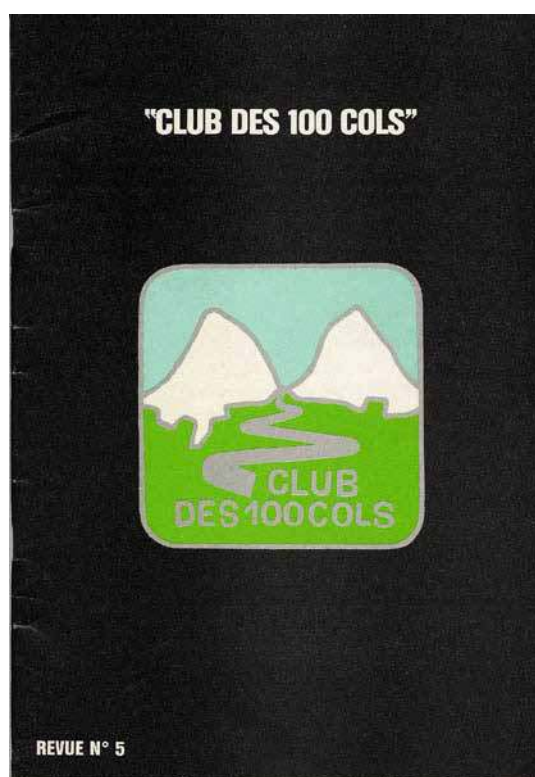


REVUE N°5, 1977



SOMMAIRE

| | |
|--|----|
| AMITIES | 3 |
| L'IMPOSSIBLE..... | 4 |
| SIX BANDOULIERS POUR UN COL MULETIER | 6 |
| PAS D'ACCORD..... | 8 |
| LES ORIGINES BIBLIQUES DU CLUB DES 100 COLS..... | 9 |
| LE STELVIO..... | 10 |
| INTEMPERIES | 12 |
| " SANS MENTIR, SI VOTRE RAMAGE SE RAPPORTE A VOTRE PLUMAGE VOUS ETES LE PHENIX DES HOTES DE CES BOIS " | 14 |
| LE PASSAGE DU COL DE MISCON..... | 15 |
| LES PYRENEES EXISTENT-ELLES ? | 17 |
| UN SEUL OBJECTIF | 18 |
| MON PLUS BEAU COL..... | 20 |
| RAID SAINT-ETIENNE - AVIGNON | 22 |
| A PROPOS DE COLS | 23 |
| UN ITINERAIRE INSOLITE : DE MONESTIER DE CLERMONT A LA MURE..... | 24 |
| SPECIALITES ITALIENNES..... | 26 |
| LE PETIT CYCLOTOURISTE INCONNU | 28 |
| ENTRE LA YOUGOSLAVIE ET L'AUTRICHE..... | 32 |
| MON CENTIEME COL | 35 |
| VARIANTES EN DAUPHINE..... | 36 |
| IL EST PARFOIS PLUS DIFFICILE DE REDESCENDRE D'UN COL QUE D'Y MONTER..... | 38 |
| COL-LECTE DE «SANG» POUR DEUX «CENT-COLS» | 39 |

AMITIES

Tout au long des siècles, notre paisible nature a su proposer aux hommes tant de calme et de bonheur qu'il faut aujourd'hui croire à ses effets bienfaisants et ne l'exploiter que si elle ne le consent ; à cause de cela, le véritable cyclotourisme ne peut se pratiquer qu'en pleine communion avec les éléments de notre environnement.

Avec nos bicyclettes, nous connaissons l'éclat du violent orage en montagne, nous savons aussi goûter et apprécier l'eau fraîche puisée à la source ou au torrent, et sur ce merveilleux terrain de jeux, nous ne pouvons que cultiver et enrichir l'amitié entre les hommes.

Si nous jouons dans la nature, si chaque jour nous essayons de nous retrouver à l'extérieur de l'arène où se produisent d'impétueux combats, n'est-ce pas pour trouver la joie ! et notre club des «100 cols» n'est-il pas fait pour cela !

J'ai cru percevoir, à travers vos nombreuses lettres, ces messages d'amitié et de fraternité, et je formule des vœux pour qu'au cours de vos prochaines randonnées, vous rencontriez l'ami qui partagera ce bonheur simple mais vrai.

Je ne reviendrai pas sur notre rendez-vous du col de CARRI et de VALENCE, on en a beaucoup parlé, on en a trop parlé, et tout ce bruit a, malheureusement, éclipsé certains côtés positifs.

Tout cela appartient au passé, et je vous invite, l'an prochain, à une rencontre plus simple, plus authentique : nos amis du PUY ont déniché dans la forêt du MEYGAL un merveilleux col «le RAFFY». Le 16 juillet, la veille de la randonnée VELAY-VIVARAIS, venez donc nombreux nous rejoindre.

Malgré une croissance très forte (près de 100 nouveaux inscrits cette année), je crois que notre mouvement n'est pas encore trop désordonné, ni trop incontrôlable, l'esprit demeure c'est l'essentiel.

Comme chaque année, je dois féliciter les sociétaires ; ils furent cette fois si nombreux et inspirés à m'adresser, pour le bulletin n° 5, des articles de valeur - quelques uns ont compris les charges que nous subissons pour la gestion de notre mouvement, qu'ils en soient très chaleureusement remerciés.

Puisqu'au début de ce préambule, j'ai parlé d'amitié, je voudrais, pour conclure, vous demander d'être, à travers cette confrérie des «100 cols», les promoteurs, les préservateurs d'un certain état d'esprit, d'un état de sensibilité où l'amour, la beauté, l'amitié seraient soigneusement garantis.

Ces richesses, nous ne devrions pas avoir à les cultiver dans le cyclotourisme, elles existent, elles sont naturelles ; nous n'avons, pas contre, qu'à garder jalousement intactes leurs origines, leurs essences, et faire que ces substances balaiant la méchanceté et l'égoïsme, et nous rapprochent les uns des autres.

En ce début de saison, c'est ce bonheur que je vous souhaite.

Jean PERDOUX

L'IMPOSSIBLE

Lima, le 31 juillet 1976

Il est six heures, je quitte mon modeste hôtel et traverse, dans le silence humide du matin la Plaza de Armas. Devant le palais du gouvernement, les automitrailleuses de la Guardia Civil veillent impassiblement au respect de l'état d'urgence déclaré dans le pays depuis deux semaines.

Quittant le centre ville, je me retrouve rapidement au milieu de cette ceinture de bidonvilles, les barricades, trait de caractère de la capitale péruvienne ; des habitations fragiles et désuètes, des chiens décharnés qui rôdent, les enfants qui errent, les carcasses de voitures qui rouillent et attendent... Le spectacle de la misère !

Toute la côte du Pacifique baigne dans un épais brouillard, la route est humide, les jambes tournent bien, je savoure : je sais que je vais vivre là le moment le plus intense de ma carrière cyclo. Imaginez : vous quittez le matin l'altitude 0m, 150 km plus loin, sur votre vélo, vous atteignez l'altitude 4 818 m. Imaginez !

J'oblique donc vers le Nord-Est et quitte la Panaméricaine. Face à moi : la Cordillère des Andes.

Un poste de contrôle, il y en a beaucoup dans les pays d'Amérique du Sud, les premières rampes ; je conserve le même rythme tandis que les nombreux cars surchargés qui fréquentent cet important axe routier s'essoufflent bruyamment, fument et crachent. Je prends de l'altitude, je vis. J'avais souvent imaginé cette journée, aujourd'hui je la vis ; il n'y a souvent qu'un pas entre le domaine de l'imagination et celui de la réalité. Il faut le franchir.

Voici trois heures que je roule. Altitude 1 900m, la circulation est dense, les camions dévalent la pente dans un bruit infernal, les cars multicolores montent péniblement, quelques voitures arrêtées au bord de la chaussée, le capot ouvert, attendent des moments plus favorables pour reprendre la route. Chosica, la végétation apparaît : le parfum des eucalyptus se mêle à celui des gaz d'échappement. Plus haut, le paysage devient sinistre : des gorges impressionnantes où gronde le torrent, des surplombs inquiétants et, là-haut, au-dessus de ma tête le train qui, par de multiples ponts (59), tunnels (70) et zigzags, s'efforce de hisser au sommet son lourd chargement. C'est à la conception britannique et à la main d'œuvre chinoise que les Péruviens doivent cet impressionnant ouvrage centenaire et unique au monde. Que le Mont Blanc semble petit !

Altitude 2 500m, je m'arrête dans le petit village de Matucana, en dehors de la route principale. Sur la place, devant l'église de l'époque coloniale, des Indiennes au type très marqué vendent à qui le veut force galettes, maïs, brochettes, pommes de terre, oranges. Pour quelques soles, je puis ainsi me restaurer et reprendre des forces qui me seront bien nécessaires dans la dernière phase de l'ascension. Ma présence sur la place du village, mon vélo à la main, laisse indifférente la population indigène. Les enfants jouent à la toupie ou courent pieds nus après un pneu qu'ils poussent. Les hommes, coiffés du traditionnel bonnet andin, le «chullo», et revêtus du «poncho» se déplacent à petits pas en portant de lourdes charges ; les femmes filent la laine à la quenouille, poussent un troupeau de moutons et mâchent consciencieusement leurs feuilles de coca.

Il est 13h30 lorsque je reprends la route, celle-ci, toujours asphaltée devient plus pentue, mon 36-24 entre en piste et je grignote 3000 m, je bats au passage mon record d'altitude (col Sommeiller). Au lointain se profile la Cordillère Blanche et ses glaciers, les villages traversés maintenant sont d'importants centres miniers. Le sous-sol, riche en minerais de zinc, de cuivre et de fer, est exploité par une compagnie nationalisée depuis deux ans.

Le décor devient grandiose, je me sens bien petit sur ma bicyclette, les cars me frôlent, et du toit, les passagers me font de grands signes d'encouragement. Dans les prés apparaissent les premiers troupeaux de lamas, ils mâchonnent paisiblement et tournent la tête sur mon passage. La respiration devient difficile, à grands coups de poings, mon cœur me rappelle sa présence. Je suis maintenant à plus de 4 000 m, et je sais que les derniers kilomètres seront difficiles.

La route perd son asphalté et augmente la difficulté. Mes oreilles bourdonnent, la nausée me prend, les tempes me sont douloureuses, l'arrêt s'impose, les jambes fléchissent, le talus me recueille. Ce moment de frayeur passé, je reprends péniblement mon souffle ; il me faut continuer, il est 16h00, dans moins de deux heures, il fera nuit et froid. Ce sera ma seule défaillance, les derniers kilomètres, bien que gravés lentement, ne m'imposeront pas un nouvel arrêt. Une légère descente, un faux plat montant le long de la voie ferrée puis le toit du monde. Au bout de la ligne droite, la pancarte «Anticona 4 818 metros sobre el nivel del mar».

On peut rêver, quoi ?

Daniel LEGAT de Chambéry

SIX BANDOULIERS POUR UN COL MULETIER

Le papier que je vais écrire n'est pas un conte de Noël, mais un récit de l'amour de la nature de six cyclo-touristes, membres du C.C.L. qui, un beau jour de début mai 1972 décident d'aller à la conquête des cimes, et de passer de la vallée de la Garonne dans celle du Ger (Haute-Garonne) en escaladant un col muletier situé tout près de la frontière espagnole : il s'agit du col ARTIGASCOU (1351 mètres).

Si je me décidais de me mêler au groupe formé par le Président Léopold, Jean «Le Béarnais», Jean «Gontran», Roger Mingaud, Georges Brassens (pas le chanteur) et moi-même, c'est parce que, dans mon imagination, je me doutais que cette randonnée cyclo-pédestre devait être un moyen fort agréable de s'épanouir, de se vautrer dans la nature et de trouver dans celle-ci tout le charme que procurent forêts, prés, sentiers pentus, pâturages, flore sauvage, air pur des sommets...

Pour avoir dans ma jeunesse effectué de véritables «cures» champêtres dans des sites de haute montagne, je me réjouissais à l'avance de cette belle randonnée pyrénéenne.

Nous partons donc à l'aube de ce très beau matin du mois du muguet. Après avoir laissé sur notre gauche le col des Ares puis celui du Menté, nous remontons le cours de la Garonne, direction Espagne. Fos, la dernière commune de France, est traversée et, au lieu-dit «Sériail», nous prenons une route sur notre gauche, et grimpons une côte très abrupte qui nous conduit au cœur du village commingeois de Melles, point de départ du fameux col muletier d'ARTIGASCOU.

A Melles, une dame, fort charmante d'ailleurs, s'étonne et nous déclare tout net qu'il est impossible de franchir le col à bicyclette. Notre but est fixé ; nous savons ce que nous voulons et continuons notre chemin. Tant pis pour la folie !!! Après avoir encore viré vers l'est, nous grimpons deux bons kilomètres tantôt sur l'herbe, tantôt sur les sillons creusés par les skis des traîneaux de montagne. C'est amusant, follement champêtre et tout le monde a le plus beau sourire des plus beaux jours. Au détour du sentier, nous rencontrons un berger à la barbe broussailleuse, vêtu d'une longue cape de bure, à qui nous demandons quelques renseignements. Du geste de la main, ce brave homme nous indique la direction à prendre, mais paraît étonné de nos «montures» et de nos tenues cyclistes. Salutations, remerciements, nous voilà repartis à la conquête du sommet recherché.

Côté ouest où nous sommes partis, rien n'est goudronné. Aussi, avec les difficultés pentues, nous sommes obligés de prendre nos «randonneuses» sur nos épaules, et, l'un derrière l'autre formant une étrange cordée, nous nous engageons dans une sorte de sentier qui ressemble énormément à celui des schlitteurs. Au lieu de descendre, nous grimpons, appuyant les cales de nos souliers sur les très nombreuses traverses de bois.

Après les hauts pâturages, nous rejoignons la forêt ; une grande pinède fortement odorante, mais à l'aspect très sauvage. La montée dure près de trois heures. Les plus rapides, vélo en «bandoulière» sont devant tandis que les autres admirent les sites, maintes fois changeants, mais combien magnifiques.

De temps en temps, l'écho des monts silencieux nous situe approximativement la position de ceux que nous ne voyons pas. Le sentier est par endroits embourbé avec de grosses flaques claires ou noirâtres dues à la fonte des neiges. Il nous arrive aussi de glisser sur une traverse et d'avoir plusieurs fois les pieds trempés, mouillés. Sur nos visages, toujours le sourire, autour de nous rien que des senteurs enivrantes que nous procure Dame Nature.

Nous continuons notre ascension vélos sur le dos, lorsque d'un seul coup, tels un tonnerre, les montagnes et pics environnants nous renvoient des dizaines d'échos assez bruyants. Ce ne sont pas les trompettes de l'ami «Jéricho», ni le passage soudain du Yéti, ce monstre des montagnes, mais l'arrivée fort joyeuse de Jean «Gontran» et de Brassens, suivie tout de suite de celle des autres compagnons de promenade.

Là-haut, sous le chaud soleil printanier, tout le monde est heureux, content d'avoir mené à bien cette bien

belle grimpée cyclo-pédestre, non pas sur le bitume d'un boulevard, mais sur un authentique sentier où seuls passent des mulets bâtés ou encore d'innombrables «billes» de sapin.

Là-haut, tous réunis, nous admirons le magnifique panorama qui s'offre à nos yeux, nous photographions, nous détendons nos muscles, puis nous allons boire l'eau pure et limpide à la source-fontaine du sommet du col d'ARTIGASCOU (*).

Nous avons souffert durant notre ascension, mais nous avons vaincu toutes les difficultés et, possesseurs et conquérants de la nature, nous sommes tous satisfaits, enivrés d'avoir gagné. Nous sommes un peu comme ces amis sportifs alpinistes qui réussissent à passer après de longues heures d'efforts une paroi que l'on dit inaccessible. Comme chez eux, il y avait de la joie dans notre groupe. En vrais amoureux de la montagne, nous aurions chanté celle-ci si le temps nous l'avait permis. Il fallait bien songer à repartir.

Chacun reprit sa bien-aimée de bicyclette et, dix mètres plus loin, chacun la reposait avec délicatesse sur l'étroite route goudronnée du versant est. Il ne restait plus qu'à nous laisser glisser vers LE PLAN DU REY, rejoindre la route du col du Menté au-dessous de GER-DE-MOURTIX, traverser HENNEMORTE, célèbre par ses gouffres et ses grottes. Par le CAGIRE, ASPET, suivant le GER, nous traversons le Comminges, GOURDAN (maintenant bien connu) pour regagner nos chaumières de BIGORRE en Pays Bandoulier.

Roger DUPUY de Lannemezan (65)

(*) Preuve que toutes les fontaines du Comminges ne sont pas toujours asséchées.

PAS D'ACCORD

Notre très gentil Président Jean PERDOUX écrit dans sa lettre du 10 octobre : «Carri, un endroit merveilleux, mais le jour de notre rassemblement d'août, un environnement de foire, une fête manquée...»

On lit aussi dans des articles répétés que l'esprit cyclo s'en va et que, et que...

Reportons-nous simplement il y a 5 ans, y avait-il autant de vélos sur les routes, les bosses, les cols ?

Pouvait-on supposer que pour des B.R.A., des Semaines Fédérales, les engagements dépasseraient les 2 milliers ? NON.

Alors, ne soyons pas trop difficiles !

Ne demandons pas que tous ces vélos supportent de vieux cyclos, chevronnés, raisonnables, bons dégustateurs de produits régionaux, bons amateurs de forêts, torrents, rochers, prés, ciel et rivages, de matins, de nuits, de soleil, d'étoiles...

Les voitures accompagnatrices, d'accord on en parle plus, on en a assez parlé et tous ceux qui se faisaient accompagner ont compris, exemple : la Semaine Fédérale de Valence ; ont compris ou comprendront car il ne faut peut-être encore rien exagérer.

Mais à mon avis, qu'est-ce que l'esprit cyclo ?

C'est le sommet, l'intelligence des choses, le cœur, l'amitié, l'amour de tout ce qui pousse et qui vit, c'est l'aboutissement d'heures de roulage, de jour, de nuit, de pluie, de soleil, de douleurs et de satisfactions.

On ne peut demander à tous ceux qui arrivent au vélo d'être des gens à ce sommet philosophique, recevons les donc avec amusement peut-être, gentillesse sûrement et c'est à nous, petit à petit, de leur faire comprendre, de les amener vers notre grande amitié, sans les engueuler et sans leur dire tout de suite qu'ils n'ont pas encore tout compris.

Au contraire, soyons heureux de voir toutes ces couleurs, tous ces vélos légers ou pas, boyaux ou pas, sacoche ou pas, soyons heureux lorsqu'il fait mauvais de pouvoir dire : «j'en ai rencontré 5,10, 2. Il y a 5 ans par un temps pareil, je n'en aurais jamais vu».

Admirons plutôt ces filles, ces jeunes garçons, qui en roulant, ne peuvent calmer leurs impulsions, deux ou trois coups de pompe leur donneront vite fait la première expérience.

Et le vélo, n'est-ce qu'un rêve ?

Laissons les donc rêver qu'ils sont des coureurs, des champions...

Nous, les «100 cols», sommes bien placés, à mon avis à ce sujet, nous ne montons peut-être pas le Galibier comme Vietto ou les autres, mais nous le montons quand même en rêvant que nous sommes notre champion à nous.

Nous rêvons avant sur les cartes, à découvrir ce que nous monterons. Nous rêvons à nos randonnées, pendant nos randonnées, nous rêvons à d'autres randonnées, et après nous rêvons que nous rêverons encore.

Tout cela dans le désordre, maillots de soie, boyaux extra-légers, nous les trouvons maintenant en même temps que la vieille sacoche, le cuissard rapiécé, le maillot décoloré, mais tout ça, c'est encore le rêve, vive donc le vélo ! Vive nos rêves, et vive les saluts que l'on se fait sur la route !

Aussi, lorsque l'équipe de Valence arrive à monter une chose aussi énorme que la Semaine Fédérale de ladite ville, ne soyons pas trop difficiles et acceptons la fête telle qu'elle est.

D'accord, je n'ai pas couché au camp, j'avais juste le temps de faire les épreuves dans les délais, je m'arrêtais

donc à peine à chaque contrôle, je n'ai donc pas eu à supporter Radio Monaco, mais un petit air d'accordéon, le matin, dans un chemin perdu, une fois par an ce n'est pas désagréable pour un cyclo qui a des milliers d'autres kilomètres dans les pattes, seul sur des routes désertes, et Dieu sait qu'il y en a encore en France.

Au col de Carri c'était un beau bordel que j'ai traversé avec amusement et la joie de vous y rencontrer, donc je maintiens que ce n'était pas une fête manquée.

Merci le col de Carri, merci Valence, merci les «100 cols».

Jean BALME de Dijon

LES ORIGINES BIBLIQUES DU CLUB DES 100 COLS

Nouvelle traduction des chapitres 6 – 7 et 8 du Livre de la Genèse

Dieu dit à Noë : " J'en ai assez des guerres et des batailles, de tout ce qu'il y a de faux dans l'homme qui est tombé si bas ; je n'irai pas par quatre chemins, je pourrais tout brûler par le feu, mais je vais faire souffler des tempêtes de grêle et d'eau tarée, et tout noyer par un déluge. La terre sera comme morte, et la vie suspendue. Par avance tu iras dans le grand bois et dans les troncs d'orme, tu tailleras des planches pour construire une arche, tu prendras les animaux que je te désignerai, tu les prendras par deux et tu les mettras à l'abri à l'aise : le chien et le chat, le cerf et la chèvre, le corbeau et le geai, l'abeille et la limace, le coq et l'araignée, le grand et le petit Saint-Bernard, le basset et l'isard... Sans oublier le veau, mais je ne veux pas de l'oie car j'espère que l'homme ne prendra plus l'arme contre l'homme. Avec une échelle, tu les feras monter par la pouterle et tu veilleras à la porte comme une sentinelle jusqu'à ce que la colombe t'aura ramené par la fenêtre un rameau de buis ou d'olivier, alors tu pourras commencer une ère nouvelle, la terra sera redevenue mon jardin et désormais pour que tu ne tendes pas à trébucher de nouveau, pour que tu te souviennes de ne pas avoir d'autre Seigneur que moi, j'établirai l'arc-en-ciel comme signe de mon alliance avec toi et tes descendants pour qu'ils puissent parcourir les prés et les champs de col en col.

Paul ANDRE de Menton

Paul ANDRE pose à tous les membres de notre confrérie cette devinette : dans ce récit combien avez-vous relevé de noms de cols ? Le chiffre est impressionnant !

LE STELVIO

25 JUILLET : SANTA-MARIA (GRISONS)

Voilà trois jours que je me trouve dans les Grisons. Avant-hier, en altitude, la neige collait sur la terre à l'altitude 1600. Hier après-midi pourtant j'ai retrouvé le soleil en gravissant les pentes de l'Ofenpass, en plein cœur du Parc National Suisse. Mais, cette nuit vers 3h du matin, j'ai entendu la pluie sur le toit de la maison où j'ai été hébergé pour la nuit.

Vers 6h du matin, j'entrouvre la fenêtre, ciel gris, sommets enneigés, le Val Mustair n'est pas encourageant. Je vais déjeuner au restaurant le plus proche vers les 8h, puis une heure après, je récupère mon vélo tout au fond de la cave après que la patronne m'ait souhaité bon courage. J'installe mes trois sacoches sur mon porte-bagages avant, et me voilà parti ! J'avais prévu initialement de faire le Stelvio et le Gavia puis de coucher à Ponte di Legno. La pluie s'est arrêtée et je commence à croire que la journée ne sera pas trop mauvaise. La frontière passée, je prends la direction de Trente. La pluie tombe à nouveau, par-dessus mon survêtement, j'enfile mon imperméable (blouson et pantalon de K WAY). Le mauvais temps n'incite pas à déployer une carte routière. Je sais que pour monter le Stelvio, il faut prendre une vallée sur la droite, et après avoir savouré une longue descente, je m'aperçois que j'ai loupé le carrefour. Maugréant contre la signalisation routière italienne, je fais demi-tour et grimpe la côte descendue quelques minutes plus tôt.

L'averse redouble d'intensité, mais cette fois-ci, malgré mes lunettes recouvertes de gouttelettes, j'aperçois le carrefour : Passo dello Stelvio 27 km.

Les premiers faux plats gravis sur le 32 x 20, j'aborde enfin les premières pentes du géant italien. Le ruisseau qui coule à côté de la route draine des eaux boueuses, les automobiles, pas très nombreuses heureusement, m'arrosent copieusement. La pente augmente et mes bagages pèsent de plus en plus, aussi, je réduis progressivement mes braquets 32 x 23 puis 32 x 28. Après un temps d'adaptation, j'ai pris un bon rythme, la pluie qui commence à traverser mon K WAY (je n'aime pas rouler avec un poncho) imbibe mon survêtement ; mais les calories dégagées par l'effort sont suffisantes pour maintenir une température agréable au contact de la peau. Il est 12h, je commence à avoir faim, je m'arrête à Trafoi. Je laisse le vélo sous une terrasse, et j'enlève une partie de mon équipement, remets en place mon pantalon de survêtement tout détrempé. A travers les vitres, je surveille la pluie qui tombe sans arrêt, le patron du restaurant, sourire aux lèvres, me montre des voitures qui descendent du col le toit recouvert de neige, je lui explique que si je ne peux pas passer le Stelvio, je coucherai dans son établissement ce soir. Après avoir renfilé tous les vêtements trempés, je reprends l'ascension, pendant quelques minutes le froid me pénètre, la pluie est devenue très fine.

J'aborde enfin l'ultime partie, les lacets (avec borne d'altitude et numérotation de virage) se succèdent, les automobiles qui descendent sont toutes recouvertes de neige. A environ 8 km du sommet, vers l'altitude 1900 au détour d'un virage, j'aperçois soudain la neige quelques lacets plus haut.

Mon 32 x 28 tourne régulièrement, j'arrive à hauteur de la neige qui couvre d'abord le fossé puis colle sur la route. Ma bicyclette laisse une trace nette sur le goudron devenu tout blanc.

La progression devient plus difficile, la neige plus épaisse sur la route, et les lacets plus nombreux deviennent difficiles à négocier. Le versant est du Stelvio doit être impressionnant par beau temps.

Un dérapage, je mets pied à terre, pousse la bicyclette jusqu'à la sortie du virage, je repars péniblement, la bicyclette devient très instable, à environ 4,5 km du sommet, un virage et c'est fini. Le cavalier est redevenu fantassin. Je change de chaussures, mes cales devenant trop glissantes. J'aperçois un peu plus bas un camion chasse-neige qui monte pour dégager le col. La neige glisse sur les pentes très prononcées

et obstrue partiellement la route, provoquant un arrêt de la file de véhicules descendant du col. Au bout d'une petite heure, je débouche au sommet, en pleine tourmente. Après un ravitaillement très rapide, tiré du sac, je décide de ne pas entrer dans les bars se trouvant en bordure de la route (une pose de 5 minutes risquerait de se prolonger bien au-delà).

J'attaque la descente à pied dans une couche de 10 à 15 cm de neige. Quatre kilomètres plus bas, je découvre le Pass Umbrail et son poste frontière. Je suis à quelques kilomètres de mon point de départ de ce matin, mais je poursuis en direction de Bormio.

Enfin la route dégagée, un essai sur le vélo, les freins répondent mal, le poids des bagages m'entraîne, mes chaussures améliorent sensiblement le freinage. Sous un froid très vif et une pluie persistante depuis plusieurs heures, j'effectue la descente en alternant la marche à pied, les séances de roue libre. Ce col du Stelvio est vraiment rude sur les deux versants, l'altitude de l'Iseran et la pente du Mont Ventoux. Mes doigts paralysés par le froid, je ne marche plus, je cours et aborde enfin le secteur des tunnels où la pente faiblit. La séance de course à pied m'a réchauffé et je continue la descente sur le vélo, non sans avoir crevé à la roue avant dans la traversée de la dernière galerie, gêné par un automobiliste qui m'a envoyé dans un nid de poule. Le pneu a l'air endommagé, mais après avoir réparé sous la pluie, avec les doigts engourdis, j'atteins enfin Bormio. Il est près de 17h., le Galvia sera pour une autre fois. (La route non goudronnée doit être transformée en borbier).

Je suis épuisé et je cherche un hôtel confortable. Le garçon d'hôtel qui m'accueille contemple la flaque d'eau qui s'agrandit autour de mes chaussures, et me conduit au 4ème étage... par l'ascenseur, en portant mes sacoches détrempées. Après avoir tiré des vêtements secs enveloppés au fond de mon sac, pris une bonne douche et un repas substantiel, j'apprécie le lit et je m'endors les muscles brisés regrettant de ne pas avoir vu le Stelvio sous un beau soleil.

Claude BASTIDON de Pierrelatte (26)

INTEMPERIES

MI-AOÛT 1976

Connaissez-vous ces merveilles de cartographie que sont les " 200 000° " autrichiennes ? Tout y est, jusqu'aux touffes d'herbe (ou presque). Cela les rend peu lisibles, mais infiniment plus optimistes que leurs homologues italiennes, modèles de dépouillement. D'un côté le fatras, de l'autre le désert avec quelques grandes routes et des chemins en cul de sac. Comme si ça existait, un cul de sac ! Somme toute, seul Michelin est dans le juste milieu. Cartes optimistes, oui. Nous savons maintenant que la route que l'on trouve au sommet du Glattjoch (le col boueux) n'existe que sur le papier. Le chemin ne commence qu'à 800 mètres en contrebas (en altitude !). Ceci dit, la Carinthie doit être un bien beau pays quand il ne pleut pas. Pays forestier et cossu, jalonné d'oratoires originaux, de fontaines sculptées qui, toutes, mériteraient un arrêt-photo, et de granges à foin où nous dormirons, avec ou sans l'assentiment du propriétaire. Pour le gîte, si vous ne l'êtes point, emmenez un germanophone avec vous, c'est bien utile.

Pendant ce temps, à Villach, deux femmes tuent le temps ; la mienne et une amie que l'on initie à un camping un brin inorganisé. En cette quinzaine, elle a fait un grand pas sur le chemin de la sérénité. Mon épouse ébauche avec un Hollandais rassis une idylle qui tourne court : quelqu'un dans la caravane veille au grain... pendant que j'en essuie un dans un col quelconque.

Il n'est pas bon que la femme soit seule, aussi les emmenons-nous autour des lacs, à Maria Wörth, au château de Hochosterwitz, prendre la saucée que nous-mêmes la veille avons subie. Nous allons voir aussi le cocasse dragon de Klagenfurt, qui ne vaut pas les monstres hilares taillés dans des troncs, du côté de Köf-flach, ou la fontaine animée d'Ebene Reichenau, sur la route du Turracher Höhe : une roue à aubes entraîne des bonshommes qui scient une planche, tapent sur une enclume, actionnent un soufflet... Il faut tout cela pour égayer ces journées par trop humides.

Les cols vont de 1000 à 1800 m et sont agrémentés de pentes aux pourcentages ahurissants. On se surprend à monter quand même, en 30/26, mais on marche aussi à côté du vélo, comme à Bad St Leonard. Quand j'agoniserai à Brunissard, à La Mongie ou en des lieux anonymes, je penserai désormais au Gaberl, au Katschberg ou à la Klippitz Törl pour me donner du courage.

Au début du mois, nous étions en Frioul, installés sous une tente de l'armée italienne. Une tente parmi des milliers d'autres qui servaient de gîte aux sinistrés, et dont les occupants avaient pu regagner leur logis, épargné jusqu'à ce jour. Nous en avons vu, des villages jetés bas, des villes éventrées où les maisons qui restent tiennent avec des madriers et où la vie s'organise quand même. " Gemona n'est pas Pompéi, absterneez-vous de photographier ". Nous avons tiré quelques clichés discrets. Des éditeurs n'ont pas attendu, à qui le séisme a dû rapporter. Les cols sont peu hauts, mais nombreux. Mention spéciale à la Sella Carnizza pour son exécrable chemin, à la Sella di Sompdogna pour ses belles falaises et ses cailloux au " mur " du Col de Pramollo, et surtout au Vrsic, un col slovène qui se monte comme il se prononce. C'est un col sans concessions dans les deux sens, à voir la tête que faisaient quatre jeunes confrères qui descendaient au pas.

Depuis le Col de Carri, le temps s'est gâté. Les jours de pluie, nous conversons un peu avec nos hôtes. Heureusement arrive la famille installée à Claix et les échanges linguistiques s'améliorent. Les femmes sont satisfaites, nous moins : on n'est pas venu pour causer mais nous essayons de ne pas trop ronger notre frein, des cyclistes avisés ne font pas ça. Tout de même, le 10, " y en a marre " et nous tentons une approche de la haute montagne avec la voiture. Ce fut l'exploit de la saison : nous sommes passés à côté des trois cimes de Lavaredo sans les voir ! Rien n'a servi de forcer le destin. Il est des lieux maudits : c'est mon troisième passage à Misurina sous la pluie battante. Nous y retrouvons les femmes et l'auto, achetons des cartes pour alimenter les rêves hivernaux. A Auronzo, Michel descend son vélo et se venge sur le passo Mauria. Je pourrais en faire autant avec la Sella Ciampigotto, mais n'en ai pas le courage.

Ah ! Ces Dolomites ! Heureusement qu'il nous reste le souvenir d'années plus fastes et que nous reviendrons, du moins je l'espère...

FIN AOÛT

Un vieux ménage croisé après Solaleix m'affirme qu'il faut avoir le sens de l'humour pour faire ça. Je n'ai pas très bien vu pourquoi, mais peut-être se moquaient-ils. Il fallait surtout avoir de la suite dans les idées pour pousser la mécanique sous le poncho et la pluie fine en direction du Pas de Cheville. Un petit 2000 sans grandeur, au décor escamoté sous le ciel bas. Pour plus amples détails sur le site, relisez M. VOIRIN (N° 3) qui a mieux réussi que moi.

Est-ce le 1000ème ? Qu'importe. Tant portent ce nom sans répondre au critère géographique, tant d'autres en sont qui n'ont pas le label ; sans oublier ceux qui ne furent franchis qu'en ligne de crête au prix d'une négligeable dénivelée et ceux qui n'étaient que méchants accidents de terrain. Bah ! " l'homme est la mesure de toute chose ", et il importe seulement qu'avec l'âge, l'éthique ne devienne trop élastique. Amen.

En descendant sur Derborence, je me consolais en pensant à la Gemmi, passée l'avant veille sous le soleil. Col convoité depuis longtemps, qui faisait partie de ma " mythologie personnelle " (M. CURTET). Je n'ai pas été déçu par ce passage très fréquenté et des plus curieux, tant par l'audace que par les rencontres pittoresques qu'on y fait. Quel contraste avec la solitude de la Bonderkrinde dont les tours, au sommet, rappellent les Tourettes en Haut Champsaur. Un très beau passage, qui demande pas mal de portage et qui vous offre en prime ses bouquetins familiers dans la facile descente sur Adelboden.

Le Hahnenmoos est presque un col routier. (Ce n'est pas un reproche !). Après l'impressionnante cascade d'Iffigen, un sentier original se faufile vers le Rawilpass. Merveilleux cols suisses aux sentiers bien tracés, aux panneaux impeccables, où le cyclo-muletier ne déchaîne pas une hilarité bête...

La descente sur Zeuzier fait oublier la tristesse de l'immense plateau sommital. Après le barrage, un camion a failli me laminer contre la paroi d'un tunnel fort étroit. En remontant sur le Sanetsch, un gros caillou aurait pu résoudre tous mes problèmes à venir si j'étais monté un brin plus vite. Ces incidents donnent à penser, mais pas longtemps. Vers 2000, un gîte enfin alors qu'il pleut et que la nuit tombe. De braves gens me trouvent un toit, une paillasse qui a connu des jours meilleurs, et m'offrent un verre de " fendant ", me laissant même la bouteille pour la nuit. Ce dont je n'ai pas usé, faut-il le dire ?

Et je rejoins Martigny et la voiture, faisant, moi aussi, mon tour des Diablerets. La dernière image que j'emporte est cette étonnante enfilade de tunnels au-dessus de Conthey. Je voulais aller à Sixt par Emaney et le Tenneverge, mais il pleut trop et je rentre, bien content d'avoir fait connaissance avec l'Oberland et ces roides petites routes forestières qui sillonnent le triangle Verbier Riddes Martigny. Vu des pentes de La Croix de Cœur, ou du Lin, ou de Salgeisch, le Valais a l'air d'un paradis terrestre avec ses vignes et ses vergers. Mais qu'il est cher, ton pinard, ô gargotier helvète !

TOUSSAINT

Je n'en finis pas de contempler et photographier Ubraye qui lance ses premières fumées dans le petit matin âpre. Il a gelé blanc. La montagne restitue l'eau déversée à seaux sur la Provence en cet automne calamiteux. Le paysage est très aquatique, là-haut, vers la baisse de la Coulette, et les chaussures de montagne font à peine l'affaire. Clue de St Auban, Col de Pinpinier, Aiglun le bien nommé... Le froid a rissolé les feuillages, mais il fait doux et je savoure la longue descente sur Roquesteron qu'il faudra payer ensuite par la remontée à Toudon. Qui chantera, avec les mots qu'il faut, la douceur de la dernière escapade de l'année loin des routes trop connues ? et la brutalité de la chute dans le col St-Raphaël ! Une traînée de boue m'a cueilli à la sortie d'un virage, alors que je pensais à des choses infiniment agréables : un bon lit à Puget-Théniers et l'étape du lendemain. A demi-assommé, confus et contus, je trouve à Puget un hôtel complet et pousse jusqu'à Entrevaux, au milieu de la horde motorisée des week-end. Nuit blanche pour

cause d'hématomes.

Dernier jour. La route du col St Léger imite le Sanetsch, toutes proportions gardées, puisqu'elle s'arrête en plein pente, après le passage du col. Hélas, le chemin qui rejoint le Var a disparu sous un magma de boue et de rochers, et le torrent finira bien par venir à bout du pont. Que faire quand le diable vous pousse ? Passer quand même. S'il me poussait pour de bon, la montée au Fa serait moins raide. Soit dit en passant, ce col n'est qu'à 1300, la ferme sous le dernier lacet étant à 1240. C'est bien suffisant. Un chemin de char, cyclable, descendrait sur Braux. J'ai voulu prendre le sentier et suis tombé sur un canal serpentant à l'horizontale sur des kilomètres. Je voulais me dégourdir les jambes, j'ai été servi ! Toutes Aures fut bien long à grimper, et j'eus le temps de me maudire d'avoir laissé la voiture à Malijai.

Montagne, que serait le vélo sans toi ?

Marcel BIOUS de Claix (38)

“ SANS MENTIR, SI VOTRE RAMAGE SE RAPPORTE A VOTRE PLUMAGE VOUS ETES LE PHENIX DES HOTES DE CES BOIS ”

Le maillot rouge tranchait sur le vert de la garrigue et je pouvais lire à la faveur des virages un nom en belles lettres blanches. Le gars rouquin qui promenait la marque d'une société bien connue devait avoir à peu près mon âge. Il montait en souplesse, j'avais eu beaucoup de peine à gagner sur lui. Je le voyais nettement dans les surplombs et nous échangeions parfois un regard furtif. Le tube horizontal de mon vélo se constellait de cristaux de sel, les mains moites glissaient sur le cintre, les yeux brûlaient, mais j'étais arrivé dans la roue. Le souffle court, le cœur sur les lèvres, je réussis à articuler un " salut, ça va " qui obtint pour réponse – " tu es bien le plus fort ". J'étais le plus fort, ah mais ! je n'allais pas en rester là ! d'un effort violent, le regard voilé, je m'élançai pour les dernières centaines de mètres.

Titubant au sommet du col, le regard vague mais l'amour propre satisfait, je pris un air détaché pour accueillir mon adversaire du jour. Surprise ! à la sortie du dernier virage, mon gars s'était arrêté et paraissait explorer le bas côté de la route. Il saisissait un paquet assez volumineux qu'il fixait (avec ses bretelles !) sur la potence et reprenait tranquillement l'ascension. Curieux, j'attendis.

- " Tu as trouvé quelque chose d'intéressant ? "
- " Je pense bien ! c'est une forme de Roquefort. Vois, l'emballage est intact, le fromage s'est à peine déformé dans sa chute. Mais dis donc, tu grimpes sacrément bien, si tu roules aussi fort, tu dois être parmi les meilleurs du coin ! Quand tu m'as lâché, je me suis relevé, heureusement, c'est ce qui m'a permis de voir le fromage ! "

Durant une fraction de seconde, je vis des oreilles pointues se couvrir de poils roux et un nez qui s'allongait étrangement entre deux yeux pétillants de malice. Mon interlocuteur me voyait-il couvert de plumes noires ?

J'avais à peine dépassé les vingt ans. Nous étions redevenus des hommes libres mais nos tickets de rationnement nous accordaient trois cents grammes de pain par jour et à peu près le même poids en matières grasses ou fromage par semaine !

Il n'y a pas de moralité à cette petite anecdote. Trente ans ont passé. Je ne sais toujours pas résister à l'appel du maillot qui me précède dans un col.

Émile GOUTTES de Chambéry

LE PASSAGE DU COL DE MISCON

MISCON c'est un petit village du DIOIS, près de LUC, au fond d'une verdoyante vallée où coule paisiblement le RIF.

C'est un cul-de-sac dira l'automobiliste, et cependant il existe une ancienne voie de passage qui permettrait d'atteindre BOULC, charmant petit village moyenâgeux, situé dans une autre vallée par delà le Col de MISCON, à 1023 mètres d'altitude.

Le cheval-vapeur ne peut passer là où durant des siècles, voire des millénaires, allèrent les hommes de la terre et les marchands-colporteurs au pas lent du mulet, ce moteur à crottins. Mais nous autres, cyclo-montagnards, sommes les muletiers de ce XX^e siècle finissant, qui empruntons ces merveilleux passages où comme nos devanciers, nous pouvons, en toute quiétude, respirer à pleins poumons, voir, entendre et sentir toute cette nature, essence même de notre vie.

Par une belle journée de fin août dernier, j'ai inclus ce trajet dans un itinéraire en circuit passant par les Cols de GRIMONE-LA-CX-HAUTE-MENEE, de vieilles connaissances que l'on aime toujours revoir.

Ce passage du Col de MISCON, hors des sentiers battus, je l'aborde, comme toujours dans ce cas, avec une certaine émotion et un intense désir de découvrir ; c'est la petite aventure de ma journée.

Ce pointillé sur la carte Michelin 77, quel est son mystère ? Voie obstruée par les plantes épineuses ? Abrupt de falaise ? etc... Faudra-t-il que je revienne sur mes pas, faute d'avoir suivi le bon chemin ?

Je médite sur ces alternatives en mettant pied à terre, après avoir traversé l'étroite ruelle du village de MISCON, là où le vélo perd de son utilité pour devenir une charge qu'il faut porter ou pousser.

Les renseignements recueillis sont, comme d'habitude, plus ou moins précis. Trois voies s'offrent à nous après avoir passé le gué ; l'on doit prendre la plus mauvaise celle du milieu, car les deux autres, en meilleur état, vont en direction d'une ferme à gauche, et dans les champs cultivés à droite.

Le chemin qui va au col est pavé au début, mais envahi de broussailles et de buis, puis il apparaît plus net et bien tracé en direction du sommet que l'on devine depuis le village. Il s'agit plus d'un chemin que d'un sentier, et il s'élève droit au col qui se trouve juste dans l'axe du thalweg ; par contre, l'autre versant débouche perpendiculairement à la vaste vallée du BOULC.

La rigueur de la descente se trouve atténuée par plusieurs virages successifs et très aigus, puis l'on suit un ruisseau dans la plaine jusqu'au village de BOULC.

On atteint le col assez facilement, sans portage, bien que la montée soit fortement ravinée et à déconseiller à la suite d'orages car il y aurait beaucoup de mal à se dépêtrer de la boue gluante. Le sol est assez mouvant, limons et marnes enserrent les roches sédimentaires brisées en petits morceaux.

Il n'y a pas de socle apparent, ce qui laisse à penser que ce passage de petite montagne résulte d'un amas de moraines glaciaires et d'alluvions.

Ayant atteint le col au travers d'une forêt de plus en plus ample, et dans les prés, il faut chercher la voie descendante.

On la trouve, grâce à quelques arbres qui attestent d'une occupation assez récente des lieux (pommiers – pruniers – poiriers). Le toit d'une demeure inhabitée, mais encore en bon état, apparaît bientôt en-dessous du col, de suite le chemin est bien tracé mais fort rocailleux et la prudence commande de marcher encore.

POURQUOI HÂTER LE PAS ?

Le passage est si calme, de la forêt émanent de délicieux effluves, prémices de l'automne, et l'on entendrait voler une mouche.

“ Mais, qu'ouïs-je ? ” diraient les ancêtres de ces lieux. Un petit bruit bien rythmé résonne et croît au fur et à mesure que je descends. Passant encore un virage, je vois une dame accroupie, tapant dans le chemin à l'aide d'un petit marteau, et tout près un homme, le mari sans doute, qui fore dans la butte en se servant d'un pic à manche court comme en utilisent les maçons.

Y aurait-il encore dans cette région des cantonniers sachant se servir de leurs mains comme au début de ce siècle ? Ces deux personnes sont-elles de l'âge de la pierre taillée ou de l'âge que l'on qualifie de troisième ? Mais non, il n'y a pas d'âge pour le bonheur et la joie de vivre ! En tout ça, elle semblent bien épanouies et heureuses.

“ Eh bien ! la voilà la reconversion des retraités ” me dis-je en abordant l'homme, toujours à l'ouvrage avec son pic.

“ Alors, on cherche le bon filon ! ”. L'honorable Monsieur repose son pic et me sourit.

“ Il y a de beaux fossiles, nous y venons chaque été car nous avons une maison à MISCON ”. “ Voyez vous-même ” ajoute-t-il en me présentant une de ses découvertes... Un instant, puis la dame s'exclame et vient prestement nous montrer une belle empreinte de coquille saint jacques à peine brisée sur les bords, et qu'elle vient d'extraire de la gangue au bord du chemin.

“ Il y a beaucoup de sédiments calcaires fossilisés ” dit le mari, et la conversation prend corps, faisant suite aux bribes de paroles du premier contact. J'apprends ainsi que le Monsieur est professeur honoraire d'une faculté lyonnaise et qu'il a fait, jadis, une licence de minéralogie.

Je continue à descendre, le vélo à la main, et, regardant les pierres de plus près, j'y trouve à mon tour des spécimens des fonds marins ; de quoi méditer longuement sur l'origine de l'homme et sur sa condition.

Je ne vous conterai pas la suite d'une journée qui fut magnifique et bien remplie, et que l'on voudrait interminable.

Jean LONGEFAY de Savigneux (01)

LES PYRENEES EXISTENT-ELLES ?

Depuis qu'un célèbre souverain français a dit «Il n'y a plus de Pyrénées», un certain doute s'est infiltré dans les esprits.

Bien sûr, lors de chaque Tour de France, la télé, les journaux nous montrent des images de cols, de sommets... Ne serait-ce pas simplement une intoxication d'origine journalistique ?

Pour en avoir le cœur net, quatre Lausannois ont pris le train de nuit vendredi 16 juillet à destination de Pau.

Ils s'étaient inscrits pour la randonnée des Cols Pyrénéens, une «classique» parmi les plus cotées des randonnées cyclotouristes en France.

Après la traditionnelle visite du château d'Henri IV, où ils s'extasièrent devant de très belles choses, nos mousquetaires vont reconnaître les lieux de départ. Ils y rencontrent deux compatriotes (des Neuchâtelois) et quelques-uns des 1223 autres inscrits à ce périple.

Le soir, dès 23h30, l'hôtel qui nous héberge commence à s'animer. Dame, les premiers concurrents prennent le départ à 1h du matin. La diane sonne, pour nous, à 2h. Après un copieux petit déjeuner, nous nous mettons en selle à 3h30.

La nuit est noire, les nuages volent bas. Nous traversons Lourdes sans même apercevoir la célèbre basilique... Mais il n'y aura pas de miracle, la pluie qui menaçait commence à tomber au moment où notre groupe atteint Sainte-Marie de Campan. Un arrêt s'impose devant la plaque commémorant le travail de forgeron improvisé qu'effectua Eugène Christophe (dit le Gaulois) un jour de l'an 1913 (pour de plus amples détails, vous reporter à votre manuel habituel en matière de cyclisme).

Et c'est le col d'Aspin. Nous croisons des cyclos qui en reviennent, trempés jusqu'aux os, les dents claquant et les doigts gourds. La difficulté est moyenne, mais cette pluie, puis cette brume nous glacent. La descente est rapide, dangereuse... De retour à Sainte-Marie, nous nous votons un crédit pour un thé brûlant. Mais voilà, deux cents cyclos «occupent» le seul café ouvert et il ne nous reste qu'à espérer une meilleure chance au prochain village. Celui-ci s'appelle La Mongie, mais il y a tellement de brouillard que personne ne parvient à détecter l'entrée du moindre estaminet. Quelques kilomètres plus loin, une pancarte porte le mot TOURMALET et le nombre 2114.

Ensuite une longue descente glaciale. Heureusement que l'on se réchauffe sur les pentes du Soulor. La brume nous empêche d'apprécier les fameux précipices qui bordent la route de l'Aubisque.

Encore une longue descente, toujours aussi frigorifiante... un peu de plat. Nous revoici à Pau. D'après les feuilles de route, nous avons parcouru 240 km, franchi les plus célèbres cols pyrénéens. Mais, à part une route qui monte, nous n'avons rien vu de ces fameuses Pyrénées !

Alors, je crois que pour pouvoir donner une réponse bien documentée à la question initiale, il nous faudra y retourner, par temps clair. N'est-ce pas Claude, Michel et Gino ?

Jean-Pierre MEROT de Lausanne (Suisse)

UN SEUL OBJECTIF

C'est aujourd'hui le 21ème jour de notre «Tour de France Randonneur».

Jour après jour, j'ai découvert différentes images, différentes habitudes et coutumes de la France.

Depuis deux jours, grâce à Robert, je fais la connaissance des Pyrénées, montagne fière et austère, aux pentes aussi brèves qu'abruptes.

Comme ses couleurs sont différentes de mes Alpes aimées...

Aujourd'hui, je vais faire la découverte du plus célèbre des cols du massif : le TOURMALET.

Et dire que ce matin, j'ai failli être privée de ce privilège par une panne mécanique survenue sur le vélo de Robert. Pendant un instant, on a bien cru être contraint d'abandonner notre voyage... Heureusement, grâce à une chance exceptionnelle et à un rafistolage (qui a, d'ailleurs, résisté jusqu'à Chambéry), du genre «Système D», pratiqué par mon Robert sur son vélo «boiteux», on a pu reprendre la route.

Midi. On arrive au seuil d'Argelès.

Il fait terriblement chaud. Un coin d'ombre providentiel nous invite à notre quotidienne pause pour la casse-croûte. Aujourd'hui, pourtant, contrairement aux autres jours, le menu sera léger car on veut affronter le géant pyrénéen dans les meilleures conditions possibles.

Et nous voilà repartis. Rapidement, nous pénétrons dans les gorges de Luz. Superbes avec ces parois verticales de schiste sombre où s'accrochent quelques broussailles. Cà et là, ruissellent les cascades.

Plus loin, la vallée s'élargit et on retrouve cette chaleur qui nous anéantit. Ce sera pourtant à l'ombre des peupliers qu'on va atteindre Luz.

Un bref raidillon nous aide à sortir de cette charmante localité.

On venait de quitter la ville depuis près d'un quart d'heure, lorsque soudain je m'aperçois que Robert, roulant comme de coutume derrière moi, fait brusquement demi-tour : «j'ai oublié de faire tamponner nos carnets de route» me crie-t-il en s'éloignant rapidement.

Décidément, il sera toujours aussi distrait...

Je continue, momentanément seule, cette lente progression vers la cime.

Peu de temps après, un grincement agaçant (causé par un certain pédalier fixé provisoirement au fil de fer...) m'annonce le retour de Robert. Après quelques lacets, on arrive à Barrèges, ultime ville avant le sommet du col.

Assis sur un banc, un couple nous fait un signe de salut avec la main.

Robert semble peiner pour «passer» cette terrible ligne droite qui traverse la ville. Peut-être n'a-t-il pas tout à fait récupéré de sa magistrale défaillance de l'Aubisque ?

Aux approches du Pont de la Gaubie, Robert me propose une petite halte. J'accepte avec joie, trop heureuse de profiter un peu du paysage et du soleil, après tous ces jours de «course contre le temps». Je me régale en admirant cette superbe vallée du Bastan dans un silence merveilleusement reposant.

Et dire qu'il y a à peine deux jours on était au milieu d'une infernale procession de voitures, avançant péniblement dans une puanteur de gaz d'échappement et d'huile brûlée.

Comme cela me paraît loin maintenant...

Alors que je me laissais bercer par le gargouillis du ruisseau d'Escoubons, qui serpente à travers les pâturages pierreux, un tandem s'approche de nous et nous dépasse. Nous reconnaissons le jeune couple qui nous a salués lors de notre traversée de Barrèges.

Instinctivement, Robert et moi, nous nous levons et reprenons nos montures afin de tenter de rattraper ces deux cyclos. Les rencontres de ce genre ont été tellement rares depuis notre départ que nous ne voulons pas laisser passer cette occasion.

L'air, à présent, est un peu plus frais, sans doute grâce à l'altitude et, de plus, le petit casse-croûte, que nous venons de faire pendant notre bref arrêt, nous a un peu ragaillardis, ce qui permet à nos jambes de retrouver leur vitesse normale et d'enrouler avec souplesse notre braquet de montagne.

La route sinueuse, avec de larges virages, s'élève rapidement dans un décor âpre et désolé. Soudain, après une courbe, Robert me fait remarquer, d'une voix passionnée, le Pic du Midi de Bigorre.

Subjuguée par cette apparition inattendue, j'oublie, pendant un instant, le tandem qui nous précède et admire cette pointe magnifique surmontée par son observatoire et du très moderne bâtiment qui abrite le relais de télévision.

Un peu plus loin, une borne kilométrique nous informe que le sommet n'est plus qu'à trois kilomètres. Stimulée par cette nouvelle, je redouble d'efforts.

Soudain, Robert, prétextant que sa gourde est vide, s'arrête près d'une cascadelle. Décidément il est incorrigible. Et moi qui pensais que la «leçon» d'hier dans l'Aubisque, lui aurait été profitable !... Comment lui faire comprendre qu'il ne faut pas boire autant lorsqu'il fait chaud comme aujourd'hui ?...

Bientôt, c'est le sommet. Dans les ultimes lacets, prodigieusement raides, j'aperçois le jeune couple à tandem. Je n'arriverai pas à les rattraper avant le sommet. Tant pis...

Peu de temps plus tard, je rejoins mes deux prédécesseurs.

Finalement, c'est au tour de Robert de «basculer» sur l'autre versant. Le pauvre, comme il semble fatigué...

Le couple à tandem s'approche de nous et se présente. Ce sont deux cyclos hollandais en voyage dans la région pour visiter les Pyrénées. Comme je les envie ! Comme je voudrais faire comme eux !...

Après une boisson au refuge du col, nous quittons nos amis d'un moment pour poursuivre notre route vers... ALBERTVILLE.

Robert a raison, on n'est pas venu ici pour musarder (du moins pour cette fois...). Aujourd'hui et les jours qui vont suivre, nous ne devons avoir qu'un seul objectif à l'esprit : terminer notre Tour de France et rejoindre Albertville dans les délais.

Pourtant, il faudra bien que l'on revienne ici un jour prochain pour faire comme nos amis hollandais.

Ce sera peut-être notre prochain projet ?

Colette BRISSAUD de La Tour du Pin (38)

MON PLUS BEAU COL

Bien que, comme tout cyclo qui se respecte, j'aie franchi l'Iseran et ses 2769 mètres, ce n'est pas à celui-ci que je consacre ce papier. Non plus qu'à Restefond ou autres seigneurs proches des 3000... ne les ayant jamais pratiqués !

Non, c'est à l'helvétique Grand-Saint-Bernard, plus modeste avec sa cote 2473, franchi à deux reprises (1964 - 1967)... et dans les deux sens, tout comme ses frères franco-italiens : Petit-Saint-Bernard, Cenis, Genève. Et il a fallu l'insistante circulaire de l'ami Perdoux pour me décider à exhumer ces toujours vifs souvenirs déjà éloignés d'une décennie, permettant enfin la réalisation d'un vieux projet !

Pourquoi le Grand-Saint-Bernard, pourquoi cette prédilection ?

En raison, tout d'abord, du haut intérêt touristique de la randonnée, bien sûr, que vous transformerez inmanquablement en circuit en lui ajoutant l'un des trois cols susdits plus Montets et Forclaz avec, en prime, le Mont Blanc impressionnant côté italien, l'attachant Val d'Aoste, et pourquoi pas, la riante capitale piémontaise. Mais les accès directs au célèbre et antique passage se situent côté suisse à Martigny, et sur le versant transalpin à Aoste, respectivement distants de 43 à 35 kilomètres du sommet. Longue ascension donc, que je n'eus aucune honte à fractionner, couchant à mi-côte : Saint-Rhémy d'Aoste (1632 m) et Orsières en Valais (... 888 m !). Dans le premier de ces villages, je gelais en août sous une montagne de couvre-pieds, édredons et autres couvertures ainsi qu'au moment de reprendre le vélo, mais une succession de «strip-teases» m'amenaient torse nu au col. Sur l'autre versant, dans la Combe des Morts - brr !... - passé 2000 mètres, j'essuyai un terrible orage avec son et lumière stoïquement accueilli par les bovins du coin. Bien au sec sous le poncho, je refusai - luxe suprême ! - la poignée de portière pitoyablement offerte par un Italo-Allemand qui m'attendit au col, m'offrant le verre chaud de l'amitié... au coin du feu ! Les soixante-dix-huit kilomètres de route vous élèvent puis vous abaissent de 6000 pieds dans un décor tour à tour amène et sévère, jamais indifférent, qui connaît évidemment son apothéose au point culminant, popularisé par la classique carte postale : hospice massif, lac noir gelé plus de six mois par an, chiens géants et débonnaires, moines noirs et blancs, dominés par le non moins classique Vêlan (3765 m).

D'autres trajets alpestres, me direz-vous, présentent un égal intérêt. Bien d'accord. Voici donc le second motif de ma préférence : les puissants souvenirs historiques qui se rattachent à cet itinéraire pratiqué depuis des millénaires. A quelques centaines de mètres du col, passé la frontière italienne, se trouve un replat : le Plan de Jupiter, rappelant en ce lieu un temple romain élevé à ce dieu, les moines fouillant le sol y découvrirent force monnaies, médailles et autres objets votifs que l'on peut admirer aujourd'hui dans leur petit musée en compagnie de trouvailles plus récentes. A Bourg-Saint-Pierre, vous examinerez avec curiosité une pierre milliaire, ancêtre de nos bornes kilométriques, de la même époque, encastrée dans le mur du cimetière. Vous traverserez de vénérables villages : Sembrancher et ses eaux fluorées naturelles qui évitent aux indigènes... la fréquentation du dentiste ! Liddes, où le bois triomphe parmi les anciennes bâtisses, où l'antique grand'rue ne se confond plus avec la moderne «nationale», tout comme en amont le chemin des vieux âges... Mais comment poursuivre cette évocation historique sans rappeler enfin mai 1800 où Bonaparte et ses troupes franchissaient ce col à destination de Marengo ?

L'hiver n'était pas terminé sur ces hauteurs et l'on traînait les pièces de douze dans des moitiés de sapins évidées, cent hommes par pièce tiraient sur des cordes. Ramuz rappelle dans l'un de ses livres l'histoire de ce guide valaisan du Premier Consul qui déplorait sa pauvreté devant son illustre client, dans ces conditions, comment se marier ? Le pauvre garçon, rentrant chez lui, y a trouvé un rouleau d'or. Légende ? Peut-être, comme celle des canons aux roues cerclées de paille pour ne pas éveiller la forteresse valdotaine de Bard. Quoiqu'il en soit, 40 000 hommes et cent canons défilèrent sous les murs du vieil hospice, du 1er au 21 mai 1800, Bonaparte fermant la marche. L'un de ses généraux, Desaix, tué à Marengo, a désormais son mausolée au Grand-Saint-Bernard, dont l'hospice, fondé en 1050 par Saint-Bernard de Menthon, a rendu, pendant des siècles, d'infinis services. Avec leurs chiens au légendaire tonnelet d'eau-de-vie, sur un pas-

sage enneigé neuf mois par an, entre septembre et juin, les moines sauvèrent d'innombrables voyageurs, pauvres pour la plupart : pèlerins et maçons italiens allant travailler en Suisse dès avril et retournant chez eux en octobre. Les progrès de la voirie, des moyens de transport, et la construction du tunnel routier à la cote 1900 les ont pratiquement rendus inutiles. Ajoutons que les jeunes de Saint-Rhémy, déjà cité, les aidaient dans leur tâche. Jusqu'en 1927, ces «soldats de la neige» furent en compensation exemptés du service militaire.

Tourisme, histoire, mais aussi littérature... Nous avons déjà vu l'écrivain vaudois, Charles-Ferdinand Ramuz, le Giono suisse, s'intéresser au coin. Un fin romancier français, bien décrié de nos jours, j'ai nommé Henri Bordeaux, y a situé son œuvre maîtresse, «La Neige sur les Pas», également portée au grand écran. Le Genevois, Rodolphe Töpffer l'a fréquenté vingt-cinq ans avec ses pensionnaires et lui consacre des dizaines et des dizaines de pages dans ses fameux «Voyages en zig-zag». Extrayons-en ce savoureux passage :

«Un monsieur dîne avec nous. On cause. Il s'agit de la route à ouvrir par le Saint-Bernard. L'entretien va bien jusqu'à ce que nous venions à découvrir que ce bon monsieur s' imagine que le bas Valais veut percer un tunnel par-dessous la montagne. Grande idée ! mais nous ne nous y attendions pas...».

C'était en 1839, et le conservateur Töpffer n'imaginait pas la justesse de vues de son interlocuteur ! Il ajoute un peu plus loin :

«Le passage de l'armée française coûta 36 000 Francs à l'hospice. Bonaparte, qui pourtant aimait et favorisait l'hospice, ne lui a jamais remboursé que 18 000 Francs !».

En 1842, après avoir connu le vertige à La Chenalette (2800 m) aujourd'hui desservie par un télésiège, il annonce : «Chaussée empierrée, sentiers sauvages, chemin en corniche vont faire place à une grande et belle route cantonale». Il ne devait d'ailleurs pas voir celle-ci puisque ce fut son dernier voyage. On pense à ce guide du Cervin, Guido Rey, qui avait annoncé sa mort pour le jour où la route carrossable, remplaçant l'antique sentier, atteindrait Breuil...

Mais, tout ce qui précède ne m'aurait jamais décidé à vous infliger ces pages si le Grand-Saint-Bernard ne m'apparaissait désormais comme le col de l'Amitié, bons collègues en vacances du côté d'Ivrea, commerçants Turinois séduits par mon étincelante machine, et surtout ce jeune cycliste, Turinois également, rencontré au sommet du col, alors qu'il accomplissait en moins de 24 heures Turin-Grand-Saint-Bernard... et retour ! Douze ans se sont écoulés, et toutes ces précieuses amitiés se sont conservées.

Si le Grand-Saint-Bernard ne figure pas encore sur votre liste, consacrez-lui votre été 77. Certes, le tunnel routier a changé bien des choses, canalisant le flot des touristes pressés, en route vers l'Italie. Mais, au-dessus d'eux, vous n'en serez que plus tranquilles pour visiter l'hospice et, du côté de Bourg-Saint-Pierre, pour casser une croûte au «Déjeuner de Napoléon».

Jean MARIAC de Fontaine (38)

RAID SAINT-ETIENNE - AVIGNON

Samedi 7h00, départ de SAINT-ETIENNE avec mon ami Maxime CHIROLLET.

Parcours sans histoire de SAINT-ETIENNE à AUBENAS, sauf peut-être le passage entre des incendies de taillis (fréquents cette année-là) dans les Gorges de la Dorne, entre Dornas et Mezilhac.

Arrivés à 18h30 à Aubenas, ne voulant pas coucher en ville, nous «poussons» jusqu'à Vogüé. Hélas ! dans cette charmante localité, il n'y avait, à cette époque, aucun lieu où on «loge à pied et à bicyclette», une brave dame nous indique l'hôtel Testud à Vogüé-gare. Nous y sommes à 19h00, à notre demande d'hébergement, il nous est répondu favorablement, une personne habillée époque 1900 nous fait remiser nos vélos dans un local où, aussitôt, de sympathiques poules les adoptent comme perchoirs ; la dame nous les présente «Cocotte - Bibiche - Poulette etc...». Nous abandonnons nos engins, que risquent-ils ? Des m... ?

Accueil surprenant mais sympa, l'hôtel est désuet, le confort réduit au minimum. Après un brin de toilette à l'eau froide (il n'y en a pas d'autre), nous rejoignons notre table et demandons à boire l'apéritif. Après trois demandes, il nous est répondu par l'hôtesse (Nénette, en l'occurrence). «Oui, oui, vous boirez à votre soif !», et de nous apporter un litre de gros rouge. Le repas fut excellent et abondant.

Au petit déjeuner, nous avons au moins huit pots de confitures diverses, de 500 grammes et tous entamés. Nous réglons la note, un court moment après, notre brave hôtesse revient et nous dit «Moi, j'adore les cyclos ; c'est un peu cher pour vous, voici votre casse-croûte, vous achèterez le pain». Elle pose sur le guéridon un demi saucisson cuit et un gros morceau de fromage. «Mais ne croyez pas que vous allez nous quitter comme cela» dit-elle. «Vous voyez la place devant la gare, vous allez monter sur vos vélos, faire deux tours et nous faire signe de la main». Nous acquiesçons, aussi elle se tourne vers la cuisine et crie «Allez Yvonne, viens les applaudir» puis à trois représentants qui ont couché à l'hôtel «Vous aussi, venez-là».

L'hôtel a sur la façade une terrasse avec trois marches. Voilà nos cinq personnages en ligne, quatre applaudissent en cadence, Nénette, chef de clique, imite le clairon avec un retentissant taratata, zaratata.

Nous les avons quittés, les saluant gaiement, avec au cœur un souvenir qui, sept ans après, est aussi agréable que ce jour-là.

Ces braves personnes, propriétaires de l'hôtel (Marinette et Yvonne TESTUD) ont eu depuis, par deux fois, l'honneur de la télévision. Yvonne compose, Nénette chante et joue du piano. Elles devaient avoir en 1970 soixante ans - ce qui pimente un peu plus cette anecdote.

René CORNILLON de Sainte Foy Lès Lyon (69)

A PROPOS DE COLS

Semaine Fédérale 1976 à Valence - Concentration des «100 Cols» au Col de CARRI : tout un programme.

Et bien sûr, comme de nombreux confrères des «100 Cols», je l'ai loupée. A cela, plusieurs raisons. Premier obstacle, il fallait «abattre» un certain nombre de kilomètres pour arriver à Carri, et si l'on veut jouir un peu du spectacle de la nature, bien entendu, point n'est besoin de courir. Partir tôt, c'est là la solution, mais on se prive alors de l'«ambiance» de la semaine. Deuxièmement, il fallait y monter à Carri, et là encore, un certain nombre s'y sont laissés prendre ; les habitués de la montagne prennent leurs précautions et ne s'en laissent pas conter, le petit braquet est toujours de rigueur, d'ailleurs le 28 x 26 équipant le tandem n'a pas été nécessaire, alors qu'il l'a été au Rallye de l'Ermitage, mais mon équipière, malgré ses 11 ans, est vaillante à la tâche et il y a tout lieu de l'en féliciter. Et dans cette lente élévation vers le sommet, nous avons trouvé de nombreux cyclos connus ou inconnus tel Gaby Bourdier de l'A.C. Clermont qui souffrait beaucoup de la chaleur (troisième obstacle) :

- Alors Gaby, fait chaud.
- Oh oui, alors !
- C'est quand même moins dur que le Pas de Peyrols.
- Pas sûr.

Et pourtant il n'est pas normand.

Et pourtant, quand j'y suis passé au Pas de Peyrols, une semaine plus tard, et en descendant, avec le même équipage, j'ai démanchonné deux chambres, tellement ça chauffait. Peut-être avait-il raison, Gaby, après tout...? Et une raison encore, tout aussi valable que les autres, est qu'en sortie de ce genre nous sommes toujours réunis, et que roulant à sa mesure, chacun va vers un regroupement de temps en temps, au détriment de la «moyenne».

Tous ces éléments ont fait, donc, qu'au pied du Col de Carri, nous avons déjeuné et qu'ensuite nous sommes montés et, par conséquent, arrivés un peu tard. La Concentration était terminée. Aux dires de certains, nous n'aurions pas perdu grand chose. Voire.

L'amitié d'une parole, d'un regard, d'un clin d'œil est plus enrichissante bien souvent que les longues palabres, surtout entre gens qui poursuivent le même idéal ; lesquelles gens, se complaisent souvent dans la solitude. Et cela m'aurait quand même bien étonné que ce rassemblement fut quelconque ; l'esprit cyclo c'est autre chose.

Bref, nous l'avons loupée, mais espérons bien, pour 1977, nous rattraper largement.

Daniel PROVOT de Versailles (78)

UN ITINERAIRE INSOLITE : DE MONESTIER DE CLERMONT A LA MURE

Cette traversée que j'ai souvent faite n'est plus possible actuellement pour une raison très simple : il fallait franchir le Drac sur une passerelle, et aujourd'hui, ladite passerelle est ensevelie sous cent mètres d'eau.

Depuis que le lac-barrage de Monteynard a recouvert les profondeurs noirâtres du canyon du Drac, le paysage a certes gagné en agrément, mais il a perdu en variété. On quittait un plateau aimable, lumineux et déjà méridional pour s'enfoncer dans les gorges sinistres du Drac. C'était une sorte de descente aux enfers. Puis on remontait vers la lumière par une pente abrupte en se guidant sur des objectifs qui paraissaient presque célestes : le clocher de Monteynard et le château de La Motte-les-Bains. Au demeurant, tout cela était fort accessible et constituait une traversée «cyclo-muletière» facile.

Mais plaçons nous à notre point de départ, Monestier-de-Clermont. Vers le haut du village, une petite route s'échappe à l'Est, escalade le col de Freysse (950 m) et descend sur Tirailère. C'est un hameau qui vous paraîtra peut-être banal, mais les circonstances de sa découverte me l'ont rendu inoubliable.

C'était par une journée d'automne dont la froidure contrastait avec les chaudes couleurs des feuillages. Il y avait là quelques maisons basses et, des grands toits s'échappaient, à contre-jour, de tièdes fumées. J'ai rarement éprouvé pareille impression d'intimité et de refuge contre toutes les tourmentes physiques ou morales.

Du village, part le sentier qui mène à Treffort. Il est en descente à peu près continue et ne nécessite pas de portage sauf au cours d'un ressaut très bref. Il devient cyclable sur la fin et après avoir doublé un transformateur, on atteint la route carrossable. La dernière fois que j'y suis passé, on m'avait même signalé qu'une fillette de Tirailère l'empruntait tous les jours pour aller à l'école de Treffort.

Treffort avait un petit restaurant de chasseurs où j'aimais faire un casse-croûte rustique lorsque j'allais dans ce secteur. Il a malheureusement renoncé à la restauration et il faut descendre jusqu'au château d'Herbelon si l'on veut manger quelque chose. Autrefois, Herbelon dominait de haut le sombre ravin du Drac, maintenant il se trouve au bord d'un lac bleu où se balancent les voiles des plaisanciers. La douceur a succédé à l'âpreté primitive.

Passé Treffort, on continue à monter jusqu'à Sinard. On remarquera à droite le camp naturiste et, peu avant Sinard, des vignes qui mûrissent à 750 m d'altitude. C'est dire la douceur relative du climat du plateau. Je le fréquente depuis plus de 50 ans et je ne m'en suis jamais lassé. Les cafés ou restaurants qui m'étaient familiers ont parfois disparu ou se sont mis au goût du jour, mais le paysage est toujours aussi beau : par delà les grandes fermes isolées aux toits de tuiles plates, on aperçoit au loin les Aiguilles du Lus semblables au Cervin ou, plus près, les superbes parois dolomitiques des Deux Sœurs.

Après Sinard, la route descend jusqu'à Avignonet. Ce village, d'un aspect riant et doux, se trouvait alors au bord du gouffre noir. On descendait au canyon par un sentier en lacets, taillé dans la paroi brune, et il fallait parfois porter le vélo lorsque la corniche se rétrécissait, mais on arrivait somme toute facilement à la fameuse passerelle.

Or, un beau dimanche de 1946, notre petit groupe se trouva brusquement en présence du vide : la passerelle avait sauté durant les combats de la Libération. Elle avait cependant été remplacée par un curieux bac monoplace suspendu à un câble et actionné à la main par une manivelle.

Cette traversée inattendue se fit dans une bonne humeur frisant l'exaltation car cela nous faisait penser à

certains passages de torrents dans les pays himalayens. Il y fallut du temps, car nous étions cinq ou six, et chacun, tour à tour, dut prendre place sur le siège inconfortable en tenant son vélo tant bien que mal.

De l'autre côté, le sentier de La Motte-les-Bains était au départ un chemin caillouteux assez large, mais d'une pente féroce égale ou supérieure à 20 % et je n'ai pu faire cette partie à vélo. Mais tout ceci est maintenant sous l'eau. Après ce terrible raidillon, la pente s'adoucisait et l'on arrivait aisément au château de La Motte-les-Bains.

Le château, reconstruit vers 1840, est assez grand et de bonne allure. Il sert aujourd'hui de colonie de vacances, après avoir été utilisé pour l'exploitation des sources thermales. Celles-ci ont disparu depuis la construction du barrage, car elles jaillissaient près du lit du Drac, au voisinage de la passerelle. Ces sources ont une légende très belle : lorsque le seigneur Amaury de la Motte revint de croisade, atteint de la lèpre, il contamina sa femme Béatrice. Celle-ci, par ses prières, fit surgir une source brûlante où ils se baignèrent et furent guéris...

Au-dessus de La Motte-Les-Bains, on aperçoit deux viaducs superposés où passe le chemin de fer électrique de la Mure. Cette ligne, la plus pittoresque de France, sans doute, fonctionne toujours pour le transport de charbon. C'est une succession de ponts et de tunnels dont certains sont hélicoïdaux. On y passe sans transition des « précipices affreux » aux viaducs aériens. Périodiquement, des voyages à caractère plus ou moins folklorique sont organisés à l'intention des groupements touristiques.

On va de la Motte à la Mure par la Corniche du Drac qui domine le lac de très haut. C'est une petite route tranquille où personne ne va. Elle traverse une région quasi déserte, mais bien abritée des vents du Nord, que l'on a appelée pompeusement la Côte d'Azur matésine. En effet, la vigne arrive à y mûrir, ce qui est proprement inouï pour cette Sibérie dauphinoise qu'est la Matésine.

Très humble côte d'azur en vérité, où tous les villages sont minuscules. Il y a Rouac, Marcieu, Mignanne, puis Chateaubois qui est un village abandonné, restauré par une équipe de jeunes. Le plus remarquable est Mayres qui a un clocher roman merveilleux dans sa simplicité. De plus, une route y mène à la plage du lac. Vers l'Ouest et le Sud, et très en contrebas, on voit les rives du lac resserrées entre des monts boisés où parfois des clairières laissent apercevoir quelques maisons. Au-dessus trônent le Mont Aiguille et la grande barrière du Vercors semblable à des escarpements dolomitiques.

On traverse encore Savel, St Arey et enfin Prunières, juste avant la Mure. C'en est alors fini de la route solitaire.

Paul CURTET de Grenoble

SPECIALITES ITALIENNES

Jun 1951 - Nous partons, mon camarade Eugène et moi, pour un périple de 1300 km en deux semaines. Ballade qui doit nous conduire de Mulhouse à Grenoble, via Bâle, Lucerne, le col du Brunig, le col du Grimsel, Brigue, Zermatt, Brigue, col du Simplon, Domodossola, Varèse, Milan, Pavia, Gênes, St Remo, Nice, cols de Cayolle, Vars, Izoard, Lautaret, Bourg d'Oisans, Grenoble. Mon camarade a 27 ans, moi-même en ai 30. Mon collègue est amputé de la main droite et porte une prothèse.

Le temps est extraordinaire, le ciel reste limpide tout le temps, exception faite d'un orage dans le col de Vars. Les températures oscillent entre 35 et 39° à l'ombre, en plaine.

La partie suisse de notre parcours est émaillée par un fait saillant dû à une idée farfelue de notre part. Nous décidons de rester deux jours à Zermatt pour faire de la marche en montagne... ! en short et chaussures cyclistes. Nous cavalcions comme de jeunes fous dans la montagne avec le Cervin comme toile de fond, délaissant le funiculaire et les téléphériques. Nous culminons au Stockhorn à 3 250 mètres. C'est «sensass» ! Ce l'est beaucoup moins quand nous reprenons nos vélos. Les muscles habitués à la marche ne veulent absolument plus se faire à un mouvement rotatif. L'ascension du Simplon est pour nous un supplice. Ce n'est que le soir, en approchant de Varèse, que nos jambes se remettent à tourner rond.

A Pallanza, nous cherchons à traverser le lac Majeur, pour éviter le contournement. Un patron de bateaux, interrogé, nous propose de nous déposer à Laveno, en face pour 3 500 liras. Je trouve cela cher (pour l'époque). Je consulte ma carte Michelin, et remarque qu'un bac doit fonctionner dans le secteur. Nous le trouvons, et faisons la traversée, pour 40 liras les deux, vélos compris. La différence nous permet, par la suite, quelques fantaisies... !

A Varin, ville étape, nous avons toutes les peines du monde à trouver un hôtel, un cycliste obligeant nous procure une chambre dans un hôtel minable. L'hôtelier ne nous accorde une chambre que moyennant la promesse de dîner chez lui. Malheur ! au menu choux farcis ; il y a mieux comme menu pour cyclistes, surtout en Italie. Après le dîner, le patron met nos bécanes à la cave, bien protégées par d'énormes cadenas, because les doigts crochus... !

Pour digérer ce menu lourd, nous faisons une ballade à pied. Une bonne odeur de café nous attire et nous nous attablons à la terrasse d'un café, nous buvons (innovation à l'époque) un compresso servi dans de grandes tasses, le café est merveilleux. Le sommeil l'est beaucoup moins, la quantité de caféine avalée nous a tellement excités que nous nous endormons difficilement malgré la bonne partie de manivelles que nous avons derrière nous. Leçon - depuis lors, plus de café le soir.

Le lendemain, étape Varèse - Pavia, avec visite de Milan. Place du Dôme, photos. Ensuite se passent deux incidents typiques de l'Italie des années 50. Place du Dôme, un photographe veut faire un cliché de nous. Je lui rétorque que chacun de nous a son appareil. Il insiste. Un deuxième camelot, qui lui vendait des objets religieux, intervient et chasse le photographe. Il nous propose des croix, chapelets etc... Nous refusons. Il nous montre ensuite des montres suisses de contrebande, à un prix spécial. Refus de notre part. A ce moment, le photographe évincé surgit, et c'est la bagarre entre les deux.

Pas spécial, direz-vous. Si, parce que, simultanément, tous les consommateurs mâles attablés aux terrasses avoisinantes se lèvent (une cinquantaine) et se lancent dans la bagarre. Nous opérons un repli stratégique et photographions la scène sous l'œil bienveillant des policiers en uniforme qui n'interviennent pas... !

Après cet épisode, bizarre pour nous, nous repartons pour visiter un quartier populaire après un coup d'œil jeté au Castel des Sforza. Longues rues tristes, pâtés de maisons sans joie, nombreux hommes inactifs sur les trottoirs, nombreux gamins traînant partout. Un rayon de ma roue arrière casse. Je dis à mon collègue de s'arrêter à la fontaine du coin ; remplacer le rayon et remplir les bidons iront de pair. Pendant que mon

collègue s'occupe des bidons, j'aperçois des «bambinis» en train de fouiller les sacoches du vélo de mon copain. Je vocifère ; mon collègue et moi intervenons. Pendant ce temps, d'autres gosses s'en prennent à mon vélo. Je prends les gosses à partie. En même temps, des adultes s'approchent en criant, l'air peu sympathique et pas disposés à nous aider. Je hurle à mon collègue «en selle et partons». A grand peine nous arrivons à nous dégager. Ouf : il était temps. Il y a fort à parier que dix minutes plus tard notre seule ressource aurait été de déposer plainte au poste de police voisin pour vol de bicyclettes et bagages.

Avant Pavia, je sprinte pour rattraper un cycliste italien et lui demander la distance qui nous sépare de notre ville étape. Il me regarde et s'exclame : «Sportivo, Francese, bravissimo», me donne de grandes tapes dans le dos, tout en parlant en italien. Tout-à-coup, une intuition me fait tourner la tête, je vois sa main à mon short, là où est logé mon portefeuille. C'en est trop ! D'un geste vif, je le pousse dans le fossé où il atterrit sans ménagement. Tant pis ! Mon collègue avait observé toute la scène à une vingtaine de mètres derrière nous. Un peu plus loin, nous rencontrons un cycliste allemand de Cologne qui nous raconte ses déboires. Il est seul à vélo, sans pompe ni dynamo, ses deux collègues ont dû rentrer en train, leurs montures leur ayant été volées à l'auberge de jeunesse de Milan, malgré les chaînes et cadenas..., le sien fut «seulement» allégé de manière spéciale.

Pavia - Belle chambre d'hôtel, terrasse, confort, mais dans une rue assez animée. Après avoir fait ma toilette, rhabillé, je rassemble les «documenti» pour les formalités de l'hôtel qui, à l'époque, étaient assez pointilleuses. Mon camarade, lui, fait sa toilette. Il appuie sur différents boutons au-dessus du lavabo, cherchant à faire de la lumière. On frappe, distrait je réponds «Entrata». Une mignonne femme de chambre ouvre la porte, en face de mon collègue en costume d'Adam, elle éclate de rire, mon collègue, lui, fuit... sur le balcon, en plein jour, d'où je le ramène illico en lui expliquant que la police italienne n'est pas tendre pour les exhibitions de ce genre en plein jour. Nous rions un bon coup. Après tout, me dit mon ami, nous ne reverrons plus la fille. Erreur, c'est elle qui, un peu plus tard, nous sert les raviolis, avec force sourires.

Le lendemain, étape Pavia, Gênes, Nice. A Gênes, nous décidons de déjeuner dans un restaurant du quartier du port. La patronne, à notre étonnement, nous demande où sont nos montures, nous répondons «dehors». Elle se précipite dehors, et rentre nos vélos qui ont, eux aussi, l'honneur d'être appuyés à notre table. A notre surprise, elle nous explique que, vu les lieux, après le repas, il y aurait de fortes chances que nous soyons transformés en piétons. Cela jette un petit froid malgré la canicule.

Le reste de notre voyage se passe sans incident notable, abstraction faite d'une crise de colite aiguë qui me contraint à garder le lit deux jours à Nice, conséquence de deux «demis» trop frais, bus trop vite en pleine chaleur. Heureusement, l'air frais des grands cols effaçait ces ennuis digestifs dus à la canicule.

Notre teint, couleur chêne foncé, fit sensation à notre rentrée. Il est vrai que la consommation de produits solaires fut forte cette année. Il se passa plusieurs années avant que mes randonnées me ramènent en Italie, ces quelques «spécialités» avaient tempéré pour un moment mon enthousiasme pour notre sœur latine.

Henri HUMBERT de Mulhouse (68)

LE PETIT CYCLOTOURISTE INCONNU

Cela durait depuis une semaine. Toute la journée, ils marchaient sans but précis sur les diguettes de terre glaise que la saison des pluies transformait en patinoire ; marche entrecoupée de glissades, de chutes dans la rizière vaseuse et de propos malsonnants à l'encontre de tous les «planqués» de Saïgon et d'Hanoï, censés être tenus pour responsables de cette ineptie qui consistait à déclencher une opération de ratissage dans le delta tonkinois en pleine mousson. Pouvait-on vraiment parler d'opération alors que, depuis huit jours, on n'avait pas entendu siffler le moindre «pruneau», pas entendu claquer le moindre coup de feu et, bien entendu, même pas entrevu le moindre représentant du camp adverse. Il fallait bien être occidental et fou en conséquence pour affronter ainsi le mauvais temps, les natifs du pays, beaucoup plus réalistes, avaient préféré se retirer de cet immense borbier qu'était devenu le delta et attendre les événements sur quelque haut plateau du pays Thaï. Et le soir, c'était la halte dans un village, comme par hasard, vidé de sa population. Ils s'installaient pour la nuit dans de tristes paillotes après en avoir expulsé les chiens à saucisses et les grotesques cochons noirs du pays, seuls êtres vivants restés sur place. Ils auraient bien voulu aussi en expulser les moustiques et les margouillats, mais cela c'était beaucoup plus difficile.

Ce jour-là, Gaspard s'était déjà flanqué deux fois par terre, mais contrairement à ses camarades, il s'était relevé sans pester, ni jurer contre personne. Gaspard était distrait. Son imagination était bien loin du delta tonkinois. Le lieu et le moment étaient plutôt mal choisis pour se laisser aller à de douces rêveries. L'été avait été à la fois torride et humide. Pendant plusieurs mois, la chaleur n'avait été propice ni aux rêveries ni même au sommeil réparateur ; mais sous ce ciel gris et bas, sous ces nuages poussés par la vent et sous cet incessant crachin, Gaspard se croyait un peu revenu au pays natal. A l'horizon, les premiers contreforts de la Haute Région avaient pris un aspect tout différent : ils n'évoquaient plus pour Gaspard un pays hostile et inhospitalier. Ils ressemblaient davantage aux montagnes de France. Il était pourtant bien lointains ces sommets, et bien mal connus encore du monde occidental, mais dans ce delta tout plat, si plat que celui qui n'a jamais quitté la vieille Europe ne peut s'en faire une idée, ils paraissaient tout proches ; et pourtant il aurait bien fallu deux ou trois jours de marche pour atteindre seulement la base. Gaspard aussi s'était laissé prendre au mirage du delta. Les premiers jours de son arrivée à Minh Dan, il avait aperçu, entre les arbres de l'ex-propriété d'un colon où il était cantonné, le clocher carré d'une église dont la belle pierre ocre brillait au soleil sur un fond de ciel dont nulle fumée d'usine n'avait jamais terni l'éclat. Il avait voulu voir de près cette église si proche, et s'était gaillardement tapé... six kilomètres à pied sous un soleil de plomb, pour échouer dans un village gardé par un poste de la Légion Etrangère. Les Képis Blancs s'étaient bien demandés d'où sortait cet ahuri. Ils l'avaient généreusement désaltéré et Gaspard était rentré bravement à Minh Dan pour y essuyer les quolibets des anciens. Si Gaspard était distrait aujourd'hui, c'est que la vue de ces lointains sommets anonymes pour la plupart, évoquait pour lui d'autres sommets qui s'appelaient Auvergne ou Dauphiné, et de là à évoquer toutes les expéditions qu'il y avait faites à la force du jarret, il n'y avait qu'un pas que Gaspard avait bien vite franchi. Car il faut bien vous le dire, Gaspard était un cyclo-touriste, ou tout au moins, il l'avait été. C'était un passé encore récent, mais déjà bien lointain pour lui. Il se revoyait en compagnie de quelques camarades partis dans d'ahurissants circuits. Rien ne les rebutait : ni le soleil de plomb, ni le temps dit " de chien " ni même la neige. " Oui " songeait Gaspard se parlant à lui-même, " tout cela est bien fini, à quoi serai-je bon de retour en France, si j'y retourne ". Gaspard faisait des projets, il achèterait une moto et ferait des randonnées. On n'a pas pratiqué le cyclotourisme pendant huit ans sans qu'il en reste quelque chose, même si le goût de l'effort n'y est plus. Il reste quand même celui des belles choses. Gaspard n'ambitionnait pas de devenir un motorisé pétaradant et vulgaire, il savait admirer ce qui était beau, choisir ses itinéraires, et puis il rencontrerait sûrement sur les routes de vrais cyclos, la race n'en était quand même pas éteinte.

Laissons Gaspard patauger dans la rizière avec ses sombres projets de motorisation et son coup de cafard bien compréhensible. Si au moins, son ami Feuillat s'était trouvé là, ils auraient pu parler un peu de bicyclette ensemble, car Feuillat n'avait pas son pareil pour remonter le moral aux plus cafardeux, seulement Feuillat avait été évacué trois jours plus tôt sur l'hôpital, terrassé par une crise de paludisme. Longtemps après son retour en France (car il en est quand même revenu) Gaspard considéra que d'avoir rencontré

Feuillat sur son chemin était sans doute son plus grand exploit en terre asiatique. Avec lui, on parlait bicyclette et trouver un connaisseur en pleine rizière, c'était vraiment une prouesse, à croire qu'ils n'étaient que deux en Indochine, et que le destin les avait réunis.

Un drôle de type ce Feuillat. Venu faire son service militaire «à la colonie» en 1934, il s'y était trouvé si bien qu'il s'y était fait démobiliser. Il avait exercé un nombre ahurissant d'occupations (le mot «métier» ne pouvant honnêtement les qualifier toutes), dont la plus saugrenue fut celle de... coureur cycliste. Ayant appris un jour qu'une course devait se dérouler par étapes de Saïgon à Hanoï (soit 2000 km) il acheta un vélo et s'y engagea avec pour tout entraînement quelques pédalées entre Saïgon, Cholon et Gia Dinh. La vérité dans cette histoire c'est que Feuillat voulait aller au Tonkin et que le train n'était pas gratuit. Vous relater toutes les péripéties de cette épopée serait un peu long. Disons pour faire une comparaison, que le bon père Christophe, le Gaulois des tours de France d'avant 1914 avait bien de la chance de toujours trouver une forge sur son chemin pour ressouder son cadre. «Marche et creve» telle fut la devise des participants de cette incroyable expédition, devise choisie par les bagnards de Tataouine qui avaient quand même la ressource d'opter pour l'une des deux solutions. Là, il fallait marcher (rouler plus exactement) et crever. Pour ce qui est de crever, il se perfora au cours de cette course plus de boyaux que dans tous les tours de France réunis depuis 1903. Partis 250 (?) de Saïgon, une douzaine seulement arrivèrent à Hanoï. Feuillat en était. Quant au classement de ce marathon, peu importe. Une douzaine de quidams sortis du néant pour y retomber; une douzaine d'épaves pittoresques dignes des romans de Lartéguy. Puis vint l'invasion japonaise et Feuillat après avoir soldé ce qui restait de son vélo avait repris la mitrailleuse et les pistes de la brousse. Avec les patriotes vietnamiens, il avait combattu les Japs puis, lorsque le général Leclerc débarqua à Haiphong en 1946. Il avait rejoint l'Armée Française, s'était battu contre toute sorte de monde pour finir par aller combattre contre ses compagnons de maquis de la veille. Le pauvre Feuillat ne comprenait plus rien à la terrible aventure qu'il vivait, et plus il se creusait la cervelle, moins il comprenait. «Je finirai mes jours chez les fous» avait-il confié à Gaspard un soir de cafard. Et cela, Gaspard le craignait car Feuillat était sous sa rude écorce un être sensible et qui se posait des problèmes, qualité indispensable pour faire un bon fou. Il y a, en effet, peu d'imbéciles chez les aliénés.

Mais revenons à la réalité pour répondre à la question que vous vous posez tous: «Comment se fait-il que Gaspard qui avait été un cyclotouriste, donc un individu pacifique par vocation, se trouvait dans une pareille galère et en pareil lieu? Car à l'époque où commença la véritable guerre du Vietnam, l'autre, la vraie était finie». Tout cela est un peu complexe à expliquer. Gaspard appartenait à cette génération mal conseillée et mal guidée qui eut la malchance d'avoir vingt ans à une époque où il eut été préférable d'en avoir dix ou soixante-dix. La guerre finie, il avait bien été rendu à la vie civile, mais à son retour tout l'avait déçu. Son employeur qui ne lui offrait qu'un salaire de manœuvre dans un métier qu'il avait exercé pendant cinq ans, sa fiancée qui ne l'avait pas attendu et, comble de déception, ceux qui auraient pu lui remonter le moral, ses ex-compagnons de randonnées qui s'étaient mis à parler un langage aux senteurs de pétrole. Acheter une voiture, ce n'était plus pour eux qu'une question d'essence en vente libre. Ils en étaient même arrivés à renier comme chose ridicule leur passé de cyclos. En résumé, Gaspard était revenu chez lui avec la fâcheuse habitude de débarquer dans un pays, un milieu qui n'était pas le sien. Seule consolation, ses deux jeunes frères n'avaient pas laissé longtemps son bon vieux vélo moisir au grenier, c'était encore heureux, mais une trop grande différence d'âge séparait Gaspard de ses frères pour qu'ils puissent vraiment se comprendre. Gaspard était retourné au bureau de recrutement et en avait repris pour trois ans. Peut-être que s'il avait su, de bonne heure, donner son adhésion à un club, il aurait retrouvé des amis et tout aurait été changé, mais Gaspard appartenait à cette catégorie de cyclos perpétuellement en marge de la collectivité, ignorant Vélocio et ses compagnons et réinventant ce que le Maître avait déjà mis au point un demi siècle plus tôt. Sans s'en douter le moins du monde, lui et ses compagnons connurent une multitude de mésaventures qu'ils auraient bien pu s'éviter.

Halte! cria soudain la redoutable voix d'un adjudant. Gaspard dont les pensées étaient en ce moment beaucoup plus proches du Mont Brouilly que du Fleuve Rouge reprit soudain contact avec la réalité, et pour la troisième fois de la journée avec la vase de la rizière. «L'a pas l'air d'aplomb aujourd'hui» grogna derrière lui le gros Sébastien, un lozérien rougeaud et bon enfant. «C'est pourtant pas le gros rouge qu'on boit depuis

une semaine qui lui fait perdre l'équilibre» répondit Michaud, un parisien un peu grande gueule dont les allures de gavroche dissimulaient bien mal une certaine distinction. Que se passait-il donc ? Rien de grave, on approchait d'un rideau d'arbres au milieu desquels on distinguait quelques paillotes, un village abandonné comme tous les autres, sans doute, mais il fallait mieux être prudent. Effectivement, l'arrivée des soldats dans le village ne fit que mettre en fuite un troupeau de canards et le capitaine décida de faire une courte halte. Par mesure de précaution, il fit soigneusement explorer les paillotes qui composaient ce modeste hameau. Gaspard pénétra dans l'une d'elles, il y faisait très sombre, les occupants habituels des lieux ayant soigneusement fermé les fenêtres avant de disparaître. Gaspard en ouvrit une et resta soudain pétrifié de stupeur. Un instant, il crut rêver, il se frotta énergiquement les yeux... Son vélo était là, appuyé contre un meuble. Était-ce possible ? Et pourtant c'était bien la même couleur, les mêmes garde-boue martelés, le même dérailleur et presque les mêmes sacoches. On en avait juste changé le guidon qui était plat, et la selle qui avait été remplacée par un modèle pour cyclo délicat du postérieur. Ainsi donc Gaspard avait parcouru des milliers de kilomètres sur mers et océans, marché pendant des jours dans la boue, pour découvrir que si loin de la France, il y avait un brave type qui possédait un vélo semblable au sien et qui pratiquait le tourisme à bicyclette. Cela ne faisait pas de doute, ce n'était pas le premier vélo que Gaspard voyait en Indochine, mais tous ceux qu'il avait vus jusqu'à présent étaient d'horribles engins grinçants et ferrailants, tandis que celui-là, graissé, astiqué. Gaspard le saisit avec respect, fit tourner le pédalier, essaya les freins, le dérailleur (c'était le premier vélo qu'il voyait équipé d'un dérailleur depuis son départ de France), fit fonctionner l'éclairage. Tout marchait à la perfection. Non, il n'y avait pas à s'y méprendre, seul un cyclotouriste convaincu pouvait prendre tant de soins d'une bicyclette.

Mais au fait, où était-il passé ce confrère ? S'était-il caché dans quelque coin, attendant que les Français soient partis, pour rentrer chez lui ou bien... Gaspard n'osait y penser... était-il embusqué quelque part, mitrailleuse au poing. «Quand je pense» se disait Gaspard «que ce gars-là et moi on a tout pour s'entendre et qu'un jour ou l'autre, peut-être tout à l'heure, on va s'entremassacrer» et il ajouta tout haut sans même s'en rendre compte «Saloperie de guerre».

Un grand éclat de rire retentit derrière lui, c'était Michaud, accompagné comme toujours du gros Sébastien «Non mais regarde-moi ce sauvage» gouailla Michaud «il a fallu qu'il vienne ici pour voir une bécane de près. Cette plaisanterie amusa beaucoup Sébastien, mais ne dérida pas Gaspard. «Tu vois « continua Michaud, en lui désignant du doigt les différentes pièces du vélo, ça c'est la chaîne, puis ça c'est un feu rouge, et puis ça c'est la selle qui sert à poser son». ...». «Tu vas la fermer» coupa brutalement Gaspard. «Bon te fâche pas» concéda Michaud. «Pour une belle bécane, y a pas à dire, c'est une belle bécane. Oh, mais j'y pense, si on l'emportait elle pourrait servir quand on sera au repos à Minh Dan pour épater les congénères du coin, il y a bien un bon kilomètre de rue praticable là-bas». Et joignant le geste à la parole, il abattit sans précaution sa grosse patte sacrilège sur le vélo que Gaspard avait palpé avec tant de soin et de respect.

«Touche pas ça» ordonna brutalement Gaspard. Michaud se retourna. Il y avait dans les yeux de Gaspard une telle fureur que le gros Sébastien, qui pourtant ne s'émotionnait guère, recula prudemment. «Non, mais qu'est-ce qui te prend, ça ne va pas aujourd'hui» interrogea Michaud vaguement inquiet. Mais Gaspard ne se contenait plus. «Lâche ce vélo» hurla-t-il «et foutez-moi le camp d'ici, ou je vous botte le c.. à tous les deux». Le gros Sébastien s'enfuit épouvanté. Michaud recula, très digne, jusqu'à la porte sans lâcher Gaspard des yeux, mais avant de sortir il dit d'une voix à la fois grinçante et hautaine, celle du jeune homme du grand monde qu'il savait redevenir quand les circonstances l'exigeaient «Je croyais que les crises de folie étaient un triste privilège... réservé aux alcooliques. C'est toi, notre ancien qui nous a enseigné cela. T'en souviens-tu au moins ?» Michaud et le gros Sébastien étaient d'autant plus ahuris de l'étrange conduite de leur camarade, que depuis un an qu'ils étaient ensemble, c'était bien la première fois qu'ils le voyaient comme ça. Quelle mouche avait donc piqué Gaspard ? Lui qui était si calme et si bon copain d'ordinaire. Ils ne pouvaient pas comprendre, bien sûr, et encore moins deviner, lui, le gros Sébastien qui s'était fait soldat parce que dans sa famille on ne pouvait pas se permettre de morceler la terre déjà si ingrate de la Haute-Lozère, et que son frère aîné avait, à la mort du père, hérité du domaine. Sébastien en était parti à Montpellier pour «s'enrôler» (on employait encore ce terme dans son village) emmenant avec lui un frère plus jeune qui avait choisi le séminaire. Et lui, Michaud, descendant des Grandes Familles,

héritier d'un nom chargé de gloire, précédé en ce monde par des générations de généraux. Grande Famille où l'on trouvait l'indispensable cousin dominicain et l'inévitable «Oncle arsouille», honte de la famille et terreur des réceptions mondaines, qui se sabordait au «gros rouge», avait épousé une négresse et, comble de malséance proclamé en public qu'il ferait par dérision pour la noblesse, imprimer son blason sur papier hygiénique. Michaud s'était lancé dans la grande aventure uniquement parce qu'il avait du courage une conception qui n'était pas celle de l'auteur de ses jours. «Tu es bien trop fainéant pour être soldat» lui avait dit son père avec mépris. Il avait blêmi sous l'insulte et s'était enfui du domicile pour reparaître une semaine plus tard sous l'uniforme de la Coloniale et le nom de Michaud. «Comme cela si je suis lâche au combat, je ne salirai pas «notre nom», avait-il déclaré à son père. Au combat, le soldat Michaud s'était conduit comme un fils de général, mais il avait toujours refusé honneurs, galons et médailles. Jamais, il ne se plaignait, mais ses amis sentaient bien qu'il éprouvait pour la guerre un profond dégoût, et qu'il n'aspirait qu'à employer son courage à d'autres tâches.

Il avait lu dans son enfance toutes les aventures de Tintin et Milou, et devenu homme, il répétait souvent que c'était une littérature que l'on donnait aux enfants parce que la plupart des adultes étaient trop bornés pour en saisir le sens. En résumé, Michaud c'était Tintin et le gros Sébastien, son inséparable acolyte, vaguement Milou.

Deux braves garçons, au fond, qui dans le civil n'auraient jamais eu l'idée de dérober un simple bouchon de valve, mais qui dans la fâcheuse ambiance de la guerre, faillirent bien devenir voleurs de bicyclette.

Doit-on leur en faire le reproche ? Je ne le pense pas, car c'est bien dans cette même fâcheuse ambiance que Gaspard faisait le projet d'y renoncer, lui, à la bicyclette, et s'il est encore des nôtres aujourd'hui, il le doit un peu à un petit cyclotouriste aux yeux bridés dont le vélo si bien astiqué brillait les jours d'été au grand soleil de la rizière, mais dont le visage restera à jamais noyé dans la grisaille de la mousson.

René LORIMEY

ENTRE LA YOUGOSLAVIE ET L'AUTRICHE

L'APPROCHE ET LA GRIMPÉE DU LOIBLPASS (LJUBELJ)

ANECDOTES SOURIANTES DE RANDONNÉES À TROIS

C'était en 1959, au mois de juillet. Après avoir récupéré nos bicyclettes à la Stazione Centrale de Milan, longé les rives du lac de Garde, enchâssé dans son écrin de verdure et de montagne, usé de nombreuses bobines le long des canaux de Venise, parcouru à la vitesse «grand V» les routes insipides de la Venetie Julienne, traversé l'industriel port de Trieste, nous pénétrons en YOUGOSLAVIE, pays qui est encore inconnu de nous.

Avec mes deux camarades de club, dont P. Chauve, des «100 Cols» également, nous roulons le cœur en joie. Il est vrai que tout contribue à l'euphorie : le paysage, formé de moyennes montagnes couvertes de forêts immenses aux épaisses frondaisons laissant à peine passer les rayons d'un soleil radieux, est ravissant. Le circuit routier composé essentiellement de petites routes blanches pas trop défectueuses (il est vrai que l'été est bien sec), est d'un calme absolu. Si la nourriture est rustique, elle a le privilège d'être saine, agrémentée d'un vin généreux à la robe ambrée, ce qui à la longue, arrange bien nos rapports avec les Slovènes à l'imposante stature et à l'accueil sympathique.

Un petit point noir tout de même. Nous ne possédons qu'une carte au 1/500 000ème et italienne de surcroît. Le nom des villes et des villages ne correspond pas sur le terrain aux libellés yougoslaves, ce qui nous vaut la désagréable aventure de nous égarer et d'errer toute une chaude journée sous les majestueux sapins sans ravitaillement et sans eau. En fin d'après-midi, les fûts des arbres s'espacent et laissent apercevoir une vallée où s'étale un gros bourg : LOZ. Dans notre candeur naïve, nous croyons pouvoir nous restaurer et réparer ainsi les néfastes effets des coups de pompe successifs pris au fil des heures. Hélas, nous tombons en pleine fête populaire et tout ce qui se mange, se croque ou se mâche, a disparu des boutiques et des «u.restoranu» au cours de fraternelles agapes. Restant sur notre fringale, à défaut de solide, nous usons largement du liquide, ce dernier ne manquant pas. Dans le soir tombant, nous terminons cette étape à CERKNICA, accompagnés par un apprenti-mitron, tout fier de rouler avec nous sur une rutilante «Française Diamand», ce qui flatte notre amour propre. Au dîner, la patronne est satisfaite car nous faisons grand honneur à ses plats, et pour cause...

Toujours avec le soleil et le ciel serein, après plusieurs jours, nous roulons sur des voies irrégulièrement entretenues et à viabilité incertaine (Michelin dixit) vers la frontière austro-yougoslave, remontant le cours de la SAVA. Au pays de TRZIC, c'est l'heure du repas de midi. Nous posons nos montures contre un mur pour faire le point, narines au vent à l'affût des odeurs de cuisine. D'une rue débouche une auto ; le fait est assez rare et nous prêtons attention. Une voiture française, une dauphine, immatriculée 18, un gars de chez nous. Nous provoquons son arrêt. Tout étonné de nous rencontrer loin de nos plaines, il nous donne quelques nouvelles assez fraîches, car effectivement il est Berruyer. Devant un verre de vermouth, un vrai, pas un sous-développé, nous conversons. Quand nous lui exprimons le désir de grimper le LOIBLPASS dans la soirée, il se récrie :

«C'est insensé ! ce n'est pas un col, c'est un mur. De l'autre côté où le pourcentage est moindre, j'ai pétié ma boîte à vitesses. J'ai pu redescendre et faire réparer, l'incident me serait arrivé ici, j'étais bon pour un mois de vacances supplémentaires. A la deuxième tentative, j'ai bien cru y rester encore. J'ai passé, mais vous il faut faire un détour».

A bien réfléchir, ce n'est pas ces quelques détails pessimistes d'un motorisé, même de chez nous, qui vont modifier nos convictions et notre itinéraire. S'étant souhaité bonne chance et bonne route, nous nous séparons, avec, je parie, chacun des idées bien ancrées, mais assurément contradictoires.

«Ce sont des vélos français» crie une voix de stentor. Un grand Yougoslave plein d'enthousiasme, est en contemplation devant nos bicyclettes, heureux de rencontrer des Français. Sur le champ, il nous invite à pénétrer dans la cour intérieure d'un restaurant, sous une tonnelle de vigne, au pied de laquelle murmure une fontaine. La lumière est douce, la chaleur tempérée ; nous sommes béats, bien calés dans des fauteuils, loin des pourcentages inhumains du col et des propos défaitistes de notre berrichon. Alors que nous trinquons avec l'inévitable vin sous-titré à 17°, notre nouvel ami se remémore tous les bons moments passés en France, chez Peugeot à Sochaux, avant 1939.

- «Ah ! c'est beau votre pays, que j'y étais bien. Et puis vous avez le pernod.

- Vous aimez ?

- Je n'ai jamais rien bu d'aussi bon. Et cela fait bien longtemps déjà, j'en ai perdu le goût».

Sans rien dire, je me lève, allant vers nos cycles. De la poche de côté de mon sac de guidon, je retire une bouteille de «pastis», car nous, berruyers, nous emmenons toujours de cette liqueur en randonnée. Elle a, à nos yeux, un triple don d'abord de désinfecter eh oui !, ensuite d'être le «sésame ouvre-toi», auprès de la population autochtone en cas de besoin, après et surtout de nous désaltérer, avec cette incomparable eau de montagne, car souvent nos pérégrinations nous emmènent vers les sommets.

Lui ayant servi un «jaune» bien tassé, il le hume longuement, puis le déguste lentement, le plaisir dans les yeux, la joie sur le visage, tout au ravissement. Nous sommes aussi heureux que lui, d'où il est démontré, qu'il suffit parfois de peu de chose pour se lier entre humains. Après avoir déjeuné d'un des meilleurs repas de notre périple, notre compagnon tient à payer une tournée de sljivovica, eau de vie de prune, digestif national, au parfum fruité. Une fois quitté les frais ombrages, le dovindenja, l'au revoir, de notre Yougoslave, est fort vigoureux et imagé. Au revoir donc, et à bientôt... peut-être.

Le soleil darde ses rayons sur la route sablonneuse et nous nous élevons le long d'un petit torrent. Les monts des Karawanken se précisent. A leurs pieds a été érigé un monument à la mémoire des nombreux Français, morts loin de leur patrie, victimes de la tyrannie nazie. L'emplacement est entretenu avec grand soin, incitant le passant au recueillement.

Un groupe de bâtiments neufs abrite le poste frontière. Tampon sur le visa (en 1959, le visa sur le passeport était obligatoire), échange de derniers dinara, causette avec le préposé. A la question que nous lui posons sur la distance séparant les deux frontières, car nous apercevons le deuxième poste, minuscule à l'aplomb de la falaise, nous comprenons deux kilomètres. Nous mettons sur le compte de notre mauvaise compréhension de la langue de Tito ou du machiavélisme de l'homme mais deux kilomètres pour monter là-haut, non, autant prendre une corde à nœuds. Avant de quitter le sol yougoslave, nous donnons un dernier coup d'œil. Cette montagne au relief assez curieux, car les formes glaciaires interfèrent avec les formes kars-tiques, est belle. Les coulées de pierraille et les langues de terre plantées de résineux alternent, ainsi que les vallées sèches et les vallées surcreusées. Légèrement sur notre gauche, dans le rocher, s'ouvre la gueule noire d'un tunnel en construction, qui en 1960, devrait pour les automobilistes, réunir plus facilement les deux pays.

A pied, nos machines à la main, nous approchons de la perche barrant notre chemin. La circulation mécanisée étant nulle, personne ne se dérange pour la relever. Nous passons sur le côté, et nous comprenons. Masqué jusque là par un petit bois, un mur se dresse et nos cheveux également. L'axiome dit bien, que plus cela monte, moins cela dure, mais à l'heure présente, il ne nous convainc pas. Il est inutile de chercher à monter sur notre cycle, nous n'avons plus assez de dents à l'arrière et Michelin, plus assez de chevrons à placer sur l'itinéraire. Le douanier ne s'est pas emmêlé les pinceaux et nous avons fort bien compris : 2 kilomètres pour près de 500 mètres de dénivelée : pas étonnant que les boîtes de vitesses rendent l'âme. Taillée dans cette falaise toute blanche, la route abrupte grimpe vers le sommet. Les arrêts sont nombreux

et nous pouvons regarder le val que nous venons de quitter et les maisons qui s'amenuisent ridiculement. Aucun de nous rouspète, quand le premier stoppe. La moyenne est très basse avec toutes les pauses pipi, photo et boisson. Enfin, transpirants et stoïques, nous arrivons à la cassure tenant lieu de Pass. Comme par hasard, aucun de nous a calculé le temps de l'ascension : bah ! un certain temps. C'est avec des yeux ronds que les deux Autrichiens de faction voient arriver ces trois êtres ruisselant de sueur, au matériel poussiéreux. Nous prenons les anoraks, les formalités de passage accomplies, nous échangeons quelques paroles et nous basculons. La première partie est mauvaise, extrêmement rapide. Nous évitons de nous laisser emporter, s'arrêtant assez souvent. Nous retrouvons bientôt la sortie du tunnel également en travaux sur ce versant, puis la route s'élargit, bien macadamisée, avec encore une pente respectable, mais bien cyclable. Le soleil rasant découpe les crêtes des monts, le paysage varié est presque solennel. Nous buvons notre première bière à Untzloipl, à la terrasse sous des tilleuls fleurant bon. Quelques kilomètres nous séparent de Ferlach, étape prévue où l'on rencontre un colonie française de jeunes filles. Et l'on dit que les Français sont des gens sédentaires !

Les jours suivants, itinéraire vers le Tyrol et la massif du Hohe Tauern, mais ce sera une autre histoire.

Depuis ce passage, le passeport et le visa, ne sont plus de mise. Le tunnel est ouvert, mais j'ignore si les cyclistes peuvent y circuler. Toutefois, l'intérêt touristique étant, par au-dessus pas de problèmes, à moins que le poste frontière soit désaffecté. La route d'accès au tunnel à des pourcentages de 12 %, puis des rampes de 32 % jusqu'au col. Côté autrichien, les premiers lacets ont une moyenne de 24 %, puis au niveau du tunnel de 10 à 12 %.

André SCHOUARTZ de Bourges

MON CENTIEME COL

Le 7 août 1975, Monsieur Perdoux m'a remis la médaille des "Cent Cols" au Col de Balès.

Mais c'était à crédit car je n'en avais fait qu'une cinquantaine, et je devais payer la différence pour la mériter. Aussi, en attendant, je l'avais épinglée sur un panneau avec les autres médailles, mais elle était recouverte d'un papier. Quand allais-je passer mon centième col ? Cela est arrivé le 18 septembre.

Ce samedi donc, avec mon père, nous sommes allés en début d'après-midi jusqu'au Col de Coupe (732 m) à vélo. C'est de là que part la route forestière qui mène au Col de Couradabat (1028 m).

C'est d'abord un chemin très pentu qui n'a jamais connu le goudron, et qui dans son premier kilomètre nous fait monter à plus de 800 mètres. Mais, à cette côte succède une descente jusqu'à l'embranchement d'un chemin qui mène à Esparros. De là, on commence à apercevoir le col et la route qui y accède.

Après un virage à droite dans le creux d'une vallée, la " chaussée " devient très mauvaise et se redresse de nouveau. Devant nous se dessine la cambrure du Col de Couradabat. La progression est difficile, non pas à cause de la pente, mais par la " caillasse " qui bloque constamment les roues de nos montures.

Malgré cela, tantôt à pied, tantôt sur le vélo, nous ne tardons pas à fouler la pelouse qui marque le passage sur l'autre versant.

C'est pour moi une " première ", et pour mon père aussi. Nous nous asseyons sur l'herbe fraîche pour goûter et profiter du grand calme qui est seulement troublé par le passage de quelques moutons et de leur berger avec qui nous faisons un brin de causette.

Nous aurions été contents de rester un moment de plus, mais il se faisait tard, et la descente sur Esparros allait nous prendre plus de temps que la montée. La route est encore pire que celle du col.

Quoiqu'il en soit, je suis très heureux car, non seulement, j'entre à la confrérie des " 100 Cols ", mais je passe, en même temps, le cap des 200 000 m à l'" Ordre des Cols Durs ".

Voilà, Monsieur Perdoux, ma dette payée. Malgré tout pour 1976, je vous donne 7 % d'intérêt et j'attends le diplôme qui concrétisera ma liste. Alors, je dévoilerai la médaille que j'aurai ainsi gagnée pour de bon.

Pierre CAUBIN de Gourdan-Polignan (13 ans)

VARIANTES EN DAUPHINE

Un grand nombre de cyclotouristes connaît le BRA (Brevet de Randonneur Alpin), qui traverse le Haut-Dauphiné par le Galibier et la Croix de Fer. Sans rien ôter à la valeur de ce brevet, il faut bien reconnaître que le Lautaret présente des passages sans grand intérêt ; le Galibier, malgré ses 2645 m devient un col civilisé, quant à la vallée de la Maurienne et de la Romanche, n'en parlons pas !

Existe-t-il dans une région aussi sauvage des itinéraires plus proches de la montagne, éloignés des usines qui empestent les vallées, faisant le minimum de concession aux grands axes routiers ?

En partant du Briançonnais, on parvient à trouver un cheminement à peu près continu si on ne se pose pas trop de questions sur les pointillés figurant sur la carte.

Le passage-clé : le col des Rochilles. D'aucuns affirmaient qu'il s'agissait là d'un passage glaciaire ; d'autres, manifestement mieux informés, soutenaient que les glaciers s'étaient retirés depuis plusieurs millénaires et avaient creusé deux magnifiques lacs. Mais on soutenait également que ce n'était pas la place d'un vélo là-haut !

Autre passage-clé : le plateau d'Emparis, bien connu des amateurs du Haut-Dauphiné, qui permet d'éviter la longue remontée de la Romanche, tout en offrant une vue splendide sur les glaciers de l'Oisans.

Parmi les dingues du " cyclo-asino-muletier ", seuls purent se libérer pour deux jours Pierre PLANAS et Michel VERHAEGHE, tous deux profitant de l'absence de leurs épouses respectives pour faire une fugue.

Pierre émit quelques objections devant le nombre délirant de variantes proposées par Michel, mais céda dès qu'il put ajouter la sienne : le col du Granon, au départ de BRIANÇON...

Le samedi matin, à l'aube, au pied du col du Granon, c'est le grand beau, comme disent les gens de là-bas.

Premier coup de pédale... qui ne sera pas suivi d'un second, car le dérailleur de Pierre rend l'âme, un ressort brisé, la chaîne pendant lamentablement entre plateau et pignon.

Il faut redescendre sur BRIANÇON, réveiller la population, réparer...

Deux heures de retard – le col du Granon se grimpera une autre fois – Nos cyclistes prennent sagement la longue vallée de la Nevache. Le soleil leur fait des clin d'œil à travers les mélèzes.

Au terminus de la route, plus de mélèzes, un avis de l'autorité militaire avertit les promeneurs qu'il entrent dans le camp de tir des Rochilles et que, précisément ce 4 octobre, on procède à des tirs ! Pitié, messieurs les artilleurs. En fait, l'artillerie tonne bien plus loin, mais nos cyclistes n'en seront totalement convaincus qu'en ayant quitté la zone du champ de tir.

Le sentier n'est plus cyclable, mais il n'est pas si difficile qu'on a bien voulu le dire. Une heure sur ce sentier (à vaches, disent les alpinistes) et voilà les lacs, à plus de 2400 m. Le bleu-vert des lacs, les parois ocre tombant à pic, des plaques de neige et des pelouses à n'en plus finir, c'est l'endroit rêvé pour la pause du déjeuner. Pierre, dont on connaît bien le goût pour l'eau bien fraîche, tente d'estimer la température de l'eau du lac. Michel, lui, se contente de remplir son bidon.

Après la pause, une descente des plus désagréables sur une piste de sable et de gravier, le passage au milieu du camp des Rochilles encombré de soldats... allemands, quelques slaloms dans les prairies du Plan Lachat, et c'est la deuxième variante : de Valloire à St Jean, en évitant la Maurienne de M. Péchiney.

Un passage délicat dans les barres rocheuses où la route départementale se fait sentier, et on rejoint la route

à Albanette, puis St Jean. Les usines d'aluminium n'intéressent guère nos deux cyclistes, et ils prennent la route de St Sorlin d'Arves, par la troisième variante, le col du Mollard par Albiez Montrond. Montée dans le brouillard, au sens propre et aussi au sens figuré pour Michel, qui monte en somnolant et se retrouve soudain roue à nez avec une vache qui passait par là. La descente du col à 6h du soir achève de le réveiller et c'est l'hôtel à St Sorlin : point de fondue pour Pierre, mais un bon steak et " du rab pour les morfals " !

Le lendemain, à 6h on met le nez dehors : il gèle, mais toujours grand beau. On en profite pour monter la Croix de Fer bon train et contempler le Mont Blanc à partir du col du Glandon.

La descente sur Bourg d'Oisans laisse quelques souvenirs glaciaux aux imprudents partis sans gants.

A Bourg d'Oisans, un café réchauffe nos cyclistes frigorifiés. Une petite réparation s'impose sur le dérailleur de Michel, car de la " petite vitesse " on aura besoin par la suite.

Montée à l'Alpe d'Huez pour contempler Bourg d'Oisans au-dessus d'une mer de nuages ; montée au col de Sarennes ; montée à Besse, lestés d'un bon déjeuner, et au plateau d'Emparis par une route très pentue (la même que contemplait Michel le matin même du haut du col de Sarennes ; le pauvre était persuadé que l'itinéraire passait ailleurs et se réjouissait de n'être pas de ces cyclistes qui montent de telles routes !

Le plateau d'Emparis se montre sous un ciel gris et tourmenté. De l'autre côté de la Romanche s'étendent des glaciers grisâtres, zébrés de crevasses. La Meije à 4000 m pointe ses dents dans les nuages. Michel s'attarde, cherche ici l'emplacement d'un refuge, là une voie zigzagant entre les crevasses ; mais Pierre le ramène aux réalités : on est à 2300 m, il est 5h du soir, et il faut descendre.

Tantôt à bicyclette, tantôt à pied, ils dévalent les pentes qui mènent au Chazelet coupant par les pierriers, effrayant au passage une vieille dame qui les voit portant, tirant, poussant, retenant leurs vélos.

La fin de la journée est moins glorieuse. La nuit est tombée, et avec elle, le brouillard et le froid. Michel monte le Lautaret à un rythme proche de celui d'un gastéropode. Malgré leurs éclairages, les deux " cyclo-nocturnes " sont à peine vus par les voitures. Pierre crie, hurle, gesticule dans la lueur des phares ; Michel moins téméraire, choisit le profil parfois rude du bas-côté de la route.

Enfin, ils atteignent BRIANÇON, sains et saufs.

Il y avait quelques variantes de trop, leur direz-vous. Peut-être, mais notez qu'il n'y eut jamais de hâte, et le jeu en valait bien la chandelle.

Si vous vous laissez tenter par une entreprise de ce genre dans le Briançonnais et le Haut-Dauphiné, prévoyez plutôt trois jours, il y a tant d'autres variantes.

Michel VERHAEGHE d'Antibes (06)

IL EST PARFOIS PLUS DIFFICILE DE REDESCENDRE D'UN COL

QUE D'Y MONTER...

Nous avons campé à Baceno, près du tunnel du Simplon. Nous remontions une vallée et tout-à-coup, nous vîmes une grande pancarte annonçant le Sotto di Frua : la plus belle cascade d'Europe. Après de nombreux kilomètres sur une route glaiseuse et caillouteuse, nous arrivâmes au balcon de bois dominant cette grandiose cascade. La route du San Giacomo, au-delà du Sotto di Frua est plus aisée. Nous passâmes le sommet qui comporte une guérite de douane, indiquant le passage en Suisse. A 15 heures nous arrivions à un alpage où nous achetâmes deux litres de lait ; je bus mon litre et demi bien glacé ; je laissai le reste à Christian, peu friand de ce genre d'aliment qui le laissa peut-être à la chèvre qui était en arrêt devant son vélo. Le fermier nous donne de vagues indications auxquelles nous ne comprenons que goutte ; et nous voilà repartis avec la hâte d'arriver à Airolo. De l'autre côté de la vallée nous apercevons une route contrairement à ce que notre carte Michelin mentionne. Nous en déduisons que notre point de chute : all'acqua ospizio se trouve plus haut dans la vallée en remontant le cours du Tessin. Et nous essayons de couper sans tomber dans le ravin qui nous sépare de cette route.

Bientôt plus de sentier, mais des arbustes...

Finalement inquiétude, pastèque de Biella, et lait glacé réalisent un mélange détonnant qui fausse le pifomètre, instrument sans lequel le Chaland ne sait plus naviguer ; Christian doit maintenir un éloignement minimum de 50 m.

Le ciel se couvre, nous ne pouvons que difficilement remonter la vallée, il se met à pleuvoir ; nous arrivons au-dessus du précipice. Tout d'un coup, il fait nuit. Nous ne savons plus où aller ; j'avise dans le brouillard une taupinière plantée d'airelles.

Le précipice est tout à fait insondable, on entend le vacarme d'un torrent sans pouvoir le situer. Christian, dans la tente, a été placé côté ravin (car j'ai l'instinct de conservation) ; mais je ne l'ai pas mis trop au bord (car je suis bon). Si bien qu'il dort bien à plat sur ses deux oreilles tandis que je suis couché sur la tranche de mon matelas pneumatique reposant lui-même sur les piquets de tente et les guidons de vélos.

Un schéma va vous aider à comprendre la situation le 17 août 1964 à minuit. Un autre, le 18 août à 7h. A 6h, reconnaissance à la lumière du jour : c'est presque vertical, humide mais descendable.

Il faut faire 10 voyages en s'y prenant à 2 pour descendre les vélos démontés au fond de la gorge au moyen de ficelles, de sandows, le long de la paroi rocailleuse comprenant quelques arbustes.

10 h, en bas, il y a beaucoup de courant et j'essaie d'établir un gué en jetant de grosses pierres mais plus je m'épuise, plus Christian rigole. En fin de compte, je m'arc-boute dans le torrent et je passe au fur et à mesure sur l'autre rive ce que me tend Christian ; le dernier paquet (Christian) a failli partir au fil de l'eau.

On est crevé, lessivé ; une pente de 30 % dans un pré glissant ; nous avons une fringale terrible ; nous sommes vidés de tout sentiment et réduits à un état animal ; on ne s'étonne même pas d'être sur la route ; tout est mouillé, y compris les pellicules photos : bof !

Nos bagages, tant bien que mal arrimés, nous nous laissons glisser sur une route grise, grasse et gorgée d'eau. Nous ne réalisons pas que nous sommes sur une route nouvelle qui plus tard fera la joie des participants de l'Etoile Alpine Cyclotouristique Suisse. Quand quelques jours après nous parlâmes de notre exploit au peintre François Lafranca, il nous dit sans manifester d'étonnement que chaque année, un ou deux fous passaient par là avec leur vélo.

Henri CHALAND de Marseille

COL-LECTE DE «SANG» POUR DEUX «CENT-COLS»

Deux familles de voisins, deux bébés.
Deux ans, deux dents, deux copains.
Douze ans, deux amis.
Vingt ans, deux amants.
Deux témoins, vingt-deux ans, deux époux.
Deux temps, deux parents.
Deux enfants... seulement !
Deux générations, deux conceptions.
Deux vies conjointes et deux destins...

Ainsi vont les choses, par paires, duos, couples ou doubletons...

Constatation numéro deux, l'humble bipède que je suis n'échappe pas à la règle : j'ai deux «parrains» devant le Dieu du Vélo !

L'un, sociétaire actif d'un club bien structuré, l'autre, solitaire pensif des sentes abandonnées ; l'un «chevauche» un vélo léger, bien astiqué, l'autre un «Terrot» âgé et bien usé. L'un cultiva en moi ce que l'autre y avait fait naître, m'initia aux pratiques dont l'autre m'avait donné envie. C'est avec l'un que je fis mes premières armes, c'est grâce à l'autre que je les fis. L'un refuse de poser le pied à terre dans une quelconque côte, l'autre se ferait écraser mille fois plutôt que de renoncer, malgré son âge, à son annuel voyage à vélo ! L'un est cyclo plus que touriste, l'autre sait faire une part égale, et au cyclisme et au tourisme. Tous deux ont déjà un certain âge, mais roulent toujours, l'un au cœur de sa Savoie natale, l'autre, souvent sur les «routes» du massif de l'Oisans, son terrain de prédilection...

Sachez enfin la vigueur, la vitalité, l'enthousiasme et la joie de vivre qu'animent mes deux vénérables sexa et octogénaires !!!

A vous «Gaspard» Perrier et à toi mon cher Oncle Henri, je désirais rendre hommage. Ayant horreur du faste pompeux et souvent hypocrite de tout hommage officiel, je vous propose, en guise de discours de reconnaissance, ces quelques lignes.

On y retrouve un maximum de fois la sonorité «san», semblable à «cent», chiffre fatidique s'il en est, qui nous rassemble tous, amis cyclos, au nom d'une même passion, au sein d'une même organisation...

- Du «sans col» qu'il était au «cent cols» qu'il devint, il n'y a point qu'une question d'orthographe ! Le cyclo ressent à chaque ascension, sans exception, de semblables sensations, sans doute, sans importance : une montée de sang, une santé de fer et la fierté du sang ! A tout instant, il se surprend, rêvassant ou bien-pensant. Il a le sentiment d'errer en tyran aimé qui sème au vent du mauvais sang, tous les sanglots et les slogans, tous ceux sans nom et leur non-sens, qui nuisent à la santé mentale et... au sentimental. Il se voit froissant, dans un fichu, un pétale qui sent bon, alors qu'on l'avait vu perdant tout son sang froid, pour une fichue pédale qui... bon sang !

Dominique DORD de Chambéry

Dans le dernier paragraphe, combien de fois avez-vous relevé la sonorité «san» ?